

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 12 1er Décembre 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

Nous avons dit ce qu'est l'animal. Nous avons dit ce que fut l'homme primitif. Nous avons encore ajouté qu'un double rôle leur a été imposé par la nature. Voyons maintenant dans quelles conditions et dans quelle mesure le principal acteur du drame, c'est-à-dire l'homme, s'est acquitté de sa tâche. Nous pouvons malheureusement déclarer à l'avance qu'entre les fonctions qui lui étaient dévolues et celles qu'il s'est lui-même arrogées existe une regrettable différence. La suite nous le prouvera surabondamment.

L'histoire de l'humanité primitive peut, en quelque sorte, se résumer en deux faits d'importance capitale. Ces deux faits sont ses premiers contacts avec les représentants des deux règnes inférieurs que le nouvel hôte de la terre trouva dès ses premiers pas dans la pleine expansion de leur vitalité, c'est-à-dire la *plante* et l'*animal*. Mais dans quelles conditions différentes s'effectuèrent ces deux contacts.

En divers ouvrages de botanique, publiés au cours d'années précédentes (1), nous avons étudié la plante qui, rêveuse, passive et soumise par sa nature même à tous les genres d'exploitation, nous a laissé la douce impression, le souvenir reconnaissant des nombreux bienfaits dont elle nous a comblés et et qu'elle nous prodigue encore plus libéralement que jamais.

Maintenant, en nous élevant d'un degré sur l'échelle de la vie, nous allons étudier ces autres êtres d'ordre supérieur qui, eux aussi, sont nos tributaires, mais en des conditions si particulièrement spéciales que nous aurons à raconter les divers actes de la longue tragédie — le mot n'est point exagéré — qui s'est déroulée entre l'homme et l'animal, dès les plus lointaines tentatives d'une civilisation intermittente et irrégulière en sa marche. Et c'est ainsi que nous verrons en présence les uns des autres ces associés présumés, ces collaborateurs apparents d'une même œuvre unique, celle de l'évolution générale... étranges associés vraiment qui semblent n'avoir pour objectif que de s'anéantir. Ne voyons-nous pas la plante mangée par l'animal qui lui-même est mangé par l'homme, l'insatiable exploiteur de toute créature vivante ?

Qu'est-ce donc à dire ? Que signifie ce massacre universel où le plus faible est invariablement dévoré par le plus fort ? Est-ce donc en vertu d'une loi normale que s'effectue cette extermination des êtres et que la nature semble devoir se suicider avec une farouche persistance ?

Oui, cela paraît être une loi en notre monde qui, nous le savons, est l'un des plus inférieurs de notre chaîne planétaire. Loi stupéfiante, à coup sûr, mais qu'explique toutefois ce fait que la nature n'attache qu'une importance toute relative à la forme, c'est-à-dire à l'extériorité des êtres, et semble n'avoir pour but que l'assimilation, que l'enchaînement de ces formes transitoires en vue du progrès d'un acteur invisible qui s'en revêt suivant les exigences de l'évolution. Que ces formes disparaissent, qu'importe, pourvu que persiste cette Psyché dont nous avons naguère raconté la touchante, l'émouvante histoire. Pâle et faible, l'étincelle divine chemine lentement à travers les règnes, mais sa marche est progressive et nous la voyons dès les derniers bas-fonds de la matière monter, s'élever vers l'esprit.

Ne soyons donc pas surpris outre mesure de la lutte furieuse à laquelle

(1) Voir entre autres *La plante* (Lib. Hetzel).

se sont livrés hommes et bêtes tout d'abord, puis hommes et hommes par la suite... C'est l'étendard de l'esprit qui flotte au-dessus des champs de batailles. Ne faut-il pas s'en souvenir toujours pour n'être pas écœuré par le spectacle que nous offrent les annales humaines dont toutes les pages sont maculées de sang?

Engageons-nous donc dans le tourbillon et marchons-y sans défaillances. Nous savons combien solidement s'était établie la prééminence des races sauvages dont la terre était peuplée, alors qu'apparut la race de ces nouveaux êtres, autres sauvages, qui venaient réclamer leur place au soleil en face de tant de rivaux que la concurrence vitale mettait en antagonisme réciproque. Or, quels rapports pouvaient s'établir entre les premiers occupants et les nouveaux venus sinon ceux d'une guerre d'autant plus acharnée qu'elle n'était rien moins pour les belligérants des deux partis qu'une inéluctable question de vie ou de mort? Aussi la lutte s'engagea-t-elle dès le premier jour incessante et s'aggravant sans cesse. Ce qu'il fallait à l'homme faible et nu en présence d'aussi redoutables adversaires, c'était plus que des victoires accidentelles et combien chèrement achetées, c'était la CONQUÊTE, la conquête ultérieure, lointaine encore, mais définitive du monde animal tout entier.

Jusqu'au jour où l'homme parvint à soumettre à sa volonté quelques espèces choisies dont quelques-unes l'aidèrent dans sa terrible tâche, il n'eut en face de lui que des adversaires, et combien redoutables. C'est tout au plus si nous pouvons nous faire une idée de l'étrange monde qui, dès le début de son stage, s'offrit au regard du néophyte en humanité; et si nous pouvions en avoir la vision rétrospective, surgirait devant nous, heureux civilisés, le plus fantastique cauchemar... Représentez-vous en imagination la résurrection subite de tous les monstrueux squelettes que renferment les musées d'anatomie.

Oui, monstrueux, car tout était démesuré dans ces époques préparatoires où la nature comme hésitante et inexpérimentée semblait vouloir essayer ses énergies créatrices en jetant ses premières ébauches dans des moules de configuration paradoxale. Et c'est cependant dans ce monde que se lança le primitif avec un courage qui nous étonne, si bien que l'on se demande comment il se fait que notre race n'ait pas été balayée dès sa première rencontre avec ces autres espèces qui sans doute se liguèrent pour l'anéantir à tout jamais.

La réponse à cette question est qu'elle était de haute et noble origine, cette misérable horde humaine qui, vraisemblablement aidée par des guides extra-humains et poussée par ses futures destinées, venait disputer la possession du monde aux êtres qui l'avaient habité avant elle. N'oublions pas que ce lamentable primitif était faible; privé de tout vêtement protec-

teur, démuni de toute arme et ne possédant encore qu'une intelligence fort obscure. Où donc et comment peut-il dès le début se cacher, s'abriter, se nourrir surtout? Comment peut-il se défendre, attaquer même parfois, alors qu'affolé par une faim torturante, il tentait de se mesurer avec son redoutable adversaire?

Essayons, par quelques traits rapides, de donner une idée du spectacle qu'offrit à nos premiers ancêtres cette terre des anciens âges. Dans les vastes plaines allaient et venaient des groupes de mégathériums de taille colossale qui, de leurs griffes puissantes, fouillaient et labouraient le sol d'où ils arrachaient les plus grosses racines tandis que l'homme, sans outils d'aucune sorte, pouvait à peine en égratigner la surface. Ailleurs paissaient des troupeaux de mastodontes et de mammouths aux longues défenses, au milieu desquels, emportés dans une course folle, des sangliers énormes, lointains ancêtres de celui d'Érymanthe qu'étouffa dans ses bras le légendaire Hercule.

La terre ferme n'était pas seule envahie. Dans la fange des marécages rampait, grouillait l'effroyable famille des reptiles : lézards plus grands que nos crocodiles, batraciens monstrueux, sauriens de toutes catégories, depuis le gigantesque diplodocus dont s'est récemment enrichi notre musée d'anatomie, le mégalosaure long de douze mètres et le hideux iguanodon presque aussi grand que lui, jusqu'à l'ichthyosaure qui au retour de ses évolutions dans les eaux profondes s'étalait au soleil sur le limon des plages, où s'ébrouaient bruyamment d'autres bêtes farouches qui, armées de mâchoires endentées, se livraient de furieux combats et rougissaient de mares sanglantes les marais, les lagunes et les forêts.

Et croyez bien que nous n'avons pas tout dit, car dans la mer l'on aurait pu voir le mosasaure marin, long de huit mètres, dont l'énorme queue aplatie lui servait de rame pour fendre les flots, au-dessus desquels se dressait le long cou de serpent du plésiosaure, tandis que plus haut dans les airs passaient et repassaient des vols de ptérodactyles, créatures paradoxales, véritables bêtes d'apocalypse, sortes de lézards volants qui, avec leur gueule de crocodile, leur corps de mammifère et leurs grandes ailes de chauve-souris, dépassaient à coup sûr dans leur laideur extravagante tout ce que put jamais rêver l'imagination des poètes qui croyaient sans doute inventer des êtres fantastiques, alors qu'ils nous parlaient de ces dragons, de ces chimères et de ces gorgones dont les sculpteurs du moyen âge nous ont laissé des spécimens sur les pierres de nos monuments gothiques.

Sans doute, un grand nombre de ces monstres avaient disparu emportés par de périodiques cataclysmes, mais qui nous dira ce qu'il en restait encore à l'époque où l'homme apparut sur la terre et en face de quels ennemis il se trouva sans abri, sans demeure? Les géologues nous parlent bien de

roches surplombantes, d'excavations ou mieux encore de grottes profondes où auraient pu se réfugier les infortunés primitifs, mais ce n'est que bien plus tard qu'ils y parvinrent après en avoir délogé les premiers possesseurs, grâce à la découverte merveilleuse du feu protecteur, du feu divin, présent à jamais mémorable du légendaire Prométhée. Or, ils étaient terribles ces premiers occupants. Ici, c'étaient des hyènes féroces, ailleurs de grands félins, chats monstrueux que nous appelons aujourd'hui des lions et des tigres, ailleurs encore, c'était le redoutable ours des casernes, bête gigantesque dont nos ours actuels ne sont que de faibles diminutifs.

Toutefois, en dépit de leur longueur qui devait paraître désespérante à nos malheureux ancêtres, les siècles succédaient aux siècles, le temps passait... Est-ce bien ainsi qu'il faut dire? Non, c'est nous qui passons. Le temps ne passe pas, il *dure*, immuable, irréductible. Le temps est le fleuve éternel dont les flots successifs sont les parcelles de longueurs diverses en lesquelles il nous plaît de le fragmenter — jours, années, siècles et millénaires — mais qui, pour aussi longs qu'ils puissent nous paraître, ne sont pas même des secondes sur le cadran de l'impassible horloge de l'éternité. Et c'est pourquoi nous n'avons pas à nous étonner des siècles qu'accumulent en nombre incalculable les auteurs qui nous racontent l'histoire de notre terre.

Mais revenons à nos primitifs et affirmons sans crainte de nous tromper que c'est avec une prodigieuse lenteur que se déroulèrent les premières phases de notre Drame terrestre. En face de l'immense armée des puissances animales, l'homme fut contraint de temporiser dans l'organisation de ses moyens de défense et d'attaque surtout, et ce qui prouve combien durent être difficiles ses premières tentations c'est qu'en dépit de tous les siècles au cours desquels il a essayé d'étendre son empire domestique, les limites en sont demeurées à ce point restreintes qu'à l'heure qu'il est l'insoumission des bêtes sauvages tient à la surface du globe bien plus de place que la domesticité des races définitivement conquises, soit associées, soit exploitées.

Exploitées ! Voilà le grand mot lâché, car il est bien entendu qu'il faut donner au mot « exploitation », la signification la plus brutale et la plus cruelle, en ce sens qu'exploiter n'a ici d'autre synonyme que le verbe manger... Parlons donc des pauvres bêtes — ironiquement appelées nos associées — que l'homme a dévorées, dévore et dévorera sans doute tant que nous serons en ce monde de grossière matérialité.

Dans l'ensemble si riche et si varié des espèces zoologiques dont l'homme essaie de « bénéficier » depuis tant de siècles, l'on peut distribuer en trois classes la totalité du monde animal.

La plus nombreuse, mais la moins productive en éléments d'alimentation se compose de la vaste série des petites espèces pour la capture desquelles l'homme n'éprouve que peu de difficultés.

Un second groupe d'une tout autre importance, bien que moins abondant, se compose des espèces moyennes qui, assez agiles pour défier toute poursuite ou assez bien armées pour se défendre à l'occasion, constituent la section généralement désignée sous le nom collectif de *gibiers* qui, alors qu'on les poursuit, s'échappent ou résistent. Aussi, n'est-ce que grâce à son intelligence que l'homme est parvenu à s'en rendre maître par l'emploi de divers procédés de capture — pièges plus ou moins ingénieux, armes plus ou moins perfectionnées — dont se servent selon les circonstances le chasseur sur la terre et le pêcheur dans les eaux.

Dans la troisième classe enfin figurent les espèces sauvages pouvant défier les attaques de l'agresseur, auquel elles opposent avec chance de succès leurs armes naturelles et leur puissance musculaire, si bien que, la lutte devenant périlleuse, les chasseurs des temps primitifs durent s'abstenir de toute provocation ou tout au moins ne s'aventurer qu'avec toutes les précautions nécessaires.

Dans une première partie, nous nous occuperons de l'*Exploitation des animaux sauvages*, soit inoffensifs, soit plus ou moins redoutables.

Dans une deuxième partie, nous aurons à raconter dans quelles conditions s'est effectuée, aux temps anciens tout d'abord, puis de nos jours ensuite, l'*Exploitation graduelle et progressive des animaux plus ou moins domestiqués* — histoire curieuse, instructive et qui se rattache étroitement aux diverses péripéties de notre civilisation tout entière.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

L'HABIT VERT

M. Henri Lavedan a prononcé à la séance publique annuelle des cinq académies un discours, dont nos lecteurs ne manqueront pas d'apprécier la saveur spiritualiste autant que spirituelle.

Nous en empruntons le texte au *Temps* du 26 octobre.

Arrêté du Gouvernement sur le costume des membres de l'Institut

23 floréal an XI.

Les consuls de la République, sur le rapport du ministre de l'Intérieur et la proposition de l'Institut national,

Le Conseil d'État entendu,

Arrêtent :

ARTICLE PREMIER

Il y aura pour les membres de l'Institut national un grand et un petit costume.

ART. 2

Ces costumes seront réglés ainsi qu'il suit :

Grand costume

Habit, gilet ou veste, culotte ou pantalon noirs, brodés en plein d'une branche d'olivier, en soie vert foncé ; chapeau à la française.

Petit costume

Mêmes forme et couleur, mais n'ayant de broderie qu'au collet et aux parements de la manche, avec une baguette sur le bord de l'habit.

ART. 3

Le ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré au *Bulletin des lois*.

Le Premier Consul,
BONAPARTE.

C'est donc à dater de ce jour, du 13 mai 1801, que les membres de l'Institut, en attendant qu'ils eussent l'avantage d'être nourris, comme devait plus tard le faire remarquer Eugène Labiche, furent d'abord habillés, mieux qu'habillés, costumés ; gratifiés d'un vêtement d'apparat dont la couleur réfléchie et les sévères grâces végétales avaient semblé convenir par excellence à la dignité de leur caractère.

Ce costume, messieurs, tel que vous le voyez maintenant, ne diffère pas beaucoup de celui de la création que dessina, j'allais dire : coupa le crayon cérémonieux de David.

Sans doute, en chemin, il a perdu de sa ligne, de sa noble raideur, de son ancien aspect de cour et d'état-major. Il a réduit les plis nombreux de ses manches serrées, raccourci ses basques d'officier, il n'est presque plus un uniforme, et son épée, rebelle au sang, inconsolée de la culotte, étonne chaque jour davantage le pacifique pantalon le long duquel on la condamne à vivre ! Mais, en 1801, tous les habits français, si bourgeois fussent-ils, ne craignaient pas d'avoir l'air un peu militaire ; même ils s'y appliquaient. Tout le monde revenait d'Égypte. Notre habit du début, sauf exceptions, campait et sanglait un personnage moins affaissé qu'aujourd'hui, plus maigre, plus nerveux, plus mince, au rein plus droit, au dos moins rond, à la poitrine peu décorée mais très ouverte, aux épaules plus vastes. Le fameux fauteuil était là, mais on n'y était pas toujours assis, on vivait plus debout ; et les têtes aux visages rasés de nos prédécesseurs, sorties il n'y avait qu'un instant du cadre de l'ancien régime, émergeaient alors avec une aisance

naturelle, ainsi que de l'ancienne cravate, du grand col haut et carré que notre confrère des Pyramides avait mis à la mode et sur le rebord duquel Isabey devait si élégamment dans ses larges miniatures faire reposer plus tard les mentons acérés de ses princes d'Empire et ceux plus rebondis de ses diplomates à tabatières.

Nous allons, messieurs, si vous le permettez, examiner un instant cet habit d'un œil froid, avec la plus stricte impartialité, sans prétendre le mettre aux nues ni lui entamer son procès, surtout sans nous hâter d'en rire, bien qu'il ait parfois fait pleurer ! Il n'a jamais joui d'une complète réputation décorative. On s'accorde généralement à le trouver rigoureux, maussade et sans allégresse. Je crois que cette mauvaise opinion lui vient de la couleur de son plumage qui n'a pas été comprise. Cette couleur, je n'ai pas à vous l'apprendre, c'est le vert, puisqu'il faut l'appeler par son nom... Mais un vert particulier qui ne se rencontre qu'ici sur nos épaules et à nos flancs, le vert de la Maison, ce vert choisi, prémédité, semble-t-il, un vert savant, pédagogique, acide et rigide, un vert de cabinet de travail et d'étude d'avoué, un vert de portefeuille et d'abat-jour, de drap de bureau et de reliure de dictionnaire. Eh bien, ce vert, même si la raison ne le comprend pas, avait cependant ses raisons ; il était indiqué, symbolique, fatal. Nous ne pouvions pas y échapper. Quelle autre couleur en effet eût conçu l'audace de lui disputer la palme ? Le rouge était d'une humeur violente et guerrière incompatible avec nos honnêtes travaux. Le bleu ? Par galanterie anticipée on le réservait aux dames, porteuses de bas de cette même nuance, pour le jour où elles deviendraient, elles aussi, membres de l'Institut. Le blanc, si salissant, sentait d'ailleurs trop son roi. Le violet était trop d'Église, l'orangé d'un vaniteux fracas et le jaune eût fait sourire. Alors ? il ne restait donc que le vert, de vraiment qualifié pour un habit qui déchaîne à la fois tant de convoitises, de dédains, de sarcasmes, d'ambitions et de rêves, le vert qui est justement la couleur de l'absinthe, de la bile et de l'espérance... Et fallait-il, étant donné l'inévitable vert, que ce fût un vert « artiste » et poétique, le vert frivole et vain de l'émeraude ou de la feuille d'eau? ou le vert montagnard et gai du Tyrolien? ou le vert exotique? Ce vert glorieux de l'étendard du Prophète, ou celui, plein de volupté, des voiles de Shéhérazade ? Non, tous ces verts-là n'étaient pas pour nous. Le seul qui s'imposait, se justifiait, le seul définitif était bien celui qui sut nous échoir, le vert *sérieux*, le vert académique.

Et tel qu'il est cependant, avec tous ses défauts, qui de vous, messieurs, ne sait combien cet habit, désuet et moqué, a gardé d'attirance aux yeux des hommes et même des femmes? De quoi ne se rend-il pas capable — et coupable — dès qu'il est en jeu ? On dépense souvent pour l'obtenir un talent très supérieur à celui de le mériter. Il fascine. Il apparaît, à ceux qui dessè-

chent de le porter, comme une tenue radieuse, magnifique, et jamais il n'est plus admiré que par les médisants qui le trouvent trop vert.

Ah ! l'instructive et poignante histoire que la sienne, quand on y songe, depuis le moment où il naît, où il vient au monde pour être « un des quarante », jusqu'à celui où, de vieillesse à maladie et à trépas, d'hôtel Drouot à boutique de fripier, d'atelier de peintre à cabaret de Chat-Noir, il finit par devenir ce pendu, ce décroché, cette pauvre chose flottante, flasque et vide qui n'est plus rien que la loque souillée et la doublure de la gloire !

Mais le voici d'abord tout frais, posé, presque assis sur un fauteuil... déjà ! dans le salon du tailleur, civil ou militaire, qui a été honoré, il y a plusieurs semaines, du soin de le penser, de le réaliser, de le consommer...

A moins que l'élu ne soit un pur génie ayant un bail avec les cimes et détaché des contingences, ou bien un philosophe ennemi des ornements, ou encore un mathématicien, un assyriologue, tous gens privés en général d'esprit de coquetterie et pour lesquels l'entrée en possession de l'habit n'est qu'une formalité rapide et sans secousse..., cet instant du dernier essayage est d'une importance capitale aux yeux de la plupart des membres nouvellement nommés. Il s'agit avant tout de juger si l'on a eu tort ou raison dans son choix entre les deux nuances de vert proposées..., nuances qui constituent pour ainsi dire deux écoles et ont chacune leurs partisans. Il y a en effet le vert cru, résolu, franc, presque brutal, le vert Alceste, et un autre adouci, conciliant, tirant sur le jaune pâle, comme si l'on y avait mêlé un peu de blonde avoine, et que nous appelerons le Philinte. Or il est remarquable que toujours on se prononce pour la nuance conforme à sa nature: les énergiques, les tristes, les Saturniens pour la première ; les doux, les tendres, et les gais pour la seconde.

Cependant l'habit de Paradis vous ouvre tout grands les bras ! On s'y jette donc... on entre avec religion les siens dans la soie craquante des manches, on se redresse pour porter plus beau, et tandis qu'à genoux devant vous comme s'il était un délégué de la vénération publique, le tailleur, du tranchant de la main, réglemente en bas du pantalon le pli du cou-de-pied, on ne peut se lasser, grâce au multiple jeu des glaces murales, de contempler avec tendresse les innombrables académiciens de face, de profil et de dos qui vous ressemblent comme des frères. Chacune à son tour, les successives et savoureuses joies sont goûtées, épuisées : celle des bottes vernies qui font regretter de ne pouvoir aller jusqu'aux éperons, celle du chapeau à plume avec lequel on se salue dans la psyché, que l'on apprend à mettre et à retirer, sans l'accrocher ni le faire choir, et enfin, la plus considérable, celle de l'épée, qu'il convient de ceindre avec le costume et hors de laquelle ce dernier ne serait plus qu'une livrée dépouillée de prestige.

Il arrive encore, j'ai honte de le dire, que cette épée, prise au hasard parmi

des articles de fabrication grossière et courante, soit acquise à l'avance pour la misérable somme d'une cinquantaine de francs par le tailleur qui la livre avec le reste... Aussi nous détournerons-nous vite, messieurs, de cet indigne ustensile n'ayant heureusement rien à voir avec l'objet d'art et de prix qui bat de nos jours la jambe gauche de presque tous mes confrères. Par une touchante et généreuse coutume en effet, qui tend à s'établir, notre épée obligatoire est devenue gratuite, qu'elle soit offerte par les nombreux amis et admirateurs, par un groupe de lectrices fidèles, par une société, un comité de rédaction, la ville natale, la famille ou simplement par une épouse chérie. Au lieu d'une camelotte, elle est alors le fruit des veilles et de l'imagination de nos plus grands orfèvres qui se préoccupent, à défaut d'une arme meurtrière, d'en faire une arme symbolique et parlante dont les moindres parties offrent une signification et rappellent un des titres de leur éminent possesseur. Rien de ce qu'a, pendant plus d'un quart de siècle, écrit le maître n'est oublié. Tout hommage est traduit en devinette et la portée morale ou philosophique se révèle en ingénieuse allégorie dans l'or et l'argent de la poignée. La garde est un rébus flatteur, la sous-garde une charade, la branche un acrostiche, le quillon un trait d'esprit. La « fusée » exprime le départ, les débuts brillants, l'ascension rapide, et le pommeau ferme comme une tête à cervelle, présente le chef-d'œuvre de la maturité — généralement personnifié par une femme en casque. Est-ce tout? Non. La chape, l'anneau de porte-épée et son bouton, la bouterolle sont encore là pour servir au rappel d'une fantaisie, d'un péché de jeunesse, et si l'historien, le dramaturge ou le critique ont été tellement fertiles que la place manque à l'inventaire de leur production, alors on y va de « l'acier » dans la rigole duquel se grave la liste des longs succès, de telle sorte que l'heureux auteur, à la façon de Bias, peut, sous un mince volume, porter avec lui tous les siens et promener à son côté les *centièmes* de son théâtre complet affiché sur une lame légère qui n'use rien, même pas le fourreau !

L'habit est donc prêt. Il manque sans doute de brisures, de laisser aller, et son drap neuf n'a pas su conquérir encore les plis de l'immortalité... Mais à part cela, il plaque bien, il est réussi. Et le jour de la réception se lève enfin, le grand jour qui sera celui de son baptême. Dès le matin, il a été disposé sur le lit, près du gilet de marié, de la cravate blanche et une heure trop tôt, son maître impatient et nerveux l'a revêtu. La famille assemblée l'a touché, caressé, les enfants ont promené leurs doigts sur la soie des broderies. Toutes les glaces de l'appartement sont fatiguées de le réfléchir. Et brusquement, animé d'une vie nouvelle, entraîné par une force irrésistible, l'habit a descendu l'escalier, est monté en voiture, ne dédaignant pas, dans le trajet, de se montrer à la portière... Il a traversé Paris, est arrivé pour la première fois dans ce vieux palais de l'Institut, a enfilé des galeries, des

cours, subi les regards des curieux, essuyé les coups de feu muets des photographes, tressailli au bruit aigu des baïonnettes et au roulement du tambour, et connu ici, dans cette auguste enceinte, en face des paisibles chausses de Sully et de la robe tumultueuse de Bossuet les plus violentes impressions de sa carrière. Pendant l'heure exquise et terrible du discours où il est resté debout, accroché aux moites épaules de l'homme distingué qui lui servait de mannequin, il a senti par moments, sur les rameaux de son collet, ainsi qu'une tiède rosée, des gouttes de sueur tomber du front pâle de l'élu; il a éprouvé par contre-coup, à travers le matelas de son plastron, le vertige, la crainte, la joie, la défaillance, l'ivresse des applaudissements, toutes les émotions qui, venues de ce cœur humain qu'il abritait et auquel il n'entendait rien, soulevaient comme avec un poing son étoffe et semblaient même, par minutes, faire respirer sa croix.

Et puis, après tous ces délires, l'habit est rentré, un peu triste, un peu las. Il avait déjà vécu. Il était célèbre. Les journaux ont parlé de lui le lendemain. Ils ont dit qu'il était « bien porté, avec une très grande aisance... », ce qui souvent n'était qu'un aimable et pieux mensonge. Le voilà désormais lancé. Il habite maintenant, sur une armoire, une grande caisse camphrée, où il mène une existence de papier de soie. Les premiers temps, on ne regarde pas à lui faire prendre l'air. Il sort, il va présenter ses hommages à M. le président de la République, il sert de parrain à la réception d'un confrère, de témoin à un mariage, il fleurit dans maintes solennités, galas d'Opéra, congrès, poses de statues, distributions de prix. C'est sa belle époque. Il est un peu vain, il aime aller en taille dans la rue, se carrer dans les fauteuils de velours, inaugurer, présider, se dresser sur une estrade derrière les feuillets qui tremblent au bout d'une main gantée, ou bien recevoir par mégarde, à l'heure des toasts, un flot de mousse de champagne en pleine poitrine. Et sous le soleil brûlant de la canicule comme à la bise aigre de l'hiver il suit aussi, lentement, des convois, entend des marches de Chopin, assiste à des messes drapées, salue à l'Élévation, s'incline devant des tombes. Cela dure ainsi une période indéterminée, fabuleuse, qui paraît n'avoir jamais eu de commencement et ne devoir jamais finir... le temps d'aller de la lettre B à la lettre F. Et peu à peu, sans que l'on puisse dire pourquoi ni comment, au cours de ces longues et rapides séances que sont les années, il perd sa sveltesse et son élégance... On a beau répéter sur tous les tons que son maître ne change pas, lui change... il se déforme, son dos se voûte, ses épaules remontent, il se bride aux entournures, ses manches raccourcissent, il éprouve de plus en plus une peine infinie à se boutonner, ses verts se fanent, son drap miroite, il passe de mode... il encombre... On ne le met presque plus, comme si l'on en rougissait. Il expérimente l'ennui, l'oubli et le dédain. C'est alors un vieil habit, rarement brossé, sur lequel on regar-

dant de près on pourrait apercevoir, entre deux lauriers jaunis, le fil argenté d'un cheveu blanc.

Et puis un jour, après je ne sais combien d'heures de nuit et de repos, après qu'il lui a semblé entendre chuchoter dans les corridors et marcher sur la pointe du pied, on le descend du haut de la grande armoire, on le sort des serviettes de famille qui l'enveloppaient. « Quel bonheur! pense-t-il, je vais, comme autrefois, vivre, retrouver mon maître, revoir la lumière des quais ! » Mais ce n'est plus sur le lit qu'on l'étend, ainsi qu'aux matinées de triomphe et de jeunesse. On le couche sur un cercueil. Il sait ce que c'est... il en a vu et escorté plus d'un... Alors il comprend... Et quand le funèbre char, pour la dernière réception, s'ébranle avec respect en effeuillant des roses... l'habit parle tout bas à celui qui n'est plus: « Toi que j'étreins de mes bras vides, corps familier que j'aimais, pour qui j'avais été fait tout exprès, dont je garde la forme... réponds-moi, pourquoi t'en vas-tu? avant même de m'avoir usé? Mais dis-moi surtout, immortel, comment il se peut que tu meures ! »

Et le corps lui répond: « Tais-toi. Je suis dans ton cas. J'habillais un grand personnage, un être invisible et divin, une gloire. On l'appelle l'âme. Or, depuis qu'elle m'a quitté, je sens bien que je n'étais rien. C'était elle l'immortelle. Mais toi et moi, nous n'existions pas ! Nous sommes pareils, mon habit. Nous n'avons été tous les deux, l'un sur l'autre, que des vêtements de saison, des hardes d'un jour. »

L'histoire de la philosophie

(Suite)

Giordano Bruno entre tout jeune dans l'ordre de saint Dominique ; mais bientôt ses questions hardies, ses doutes illimités sur la virginité de Marie, sur la transsubstantiation, sa négation de la divinité du Christ inquiètent et irritent ses supérieurs. Cependant, il joint à son scepticisme un besoin profond de croire, une soif insatiable de nouveautés et de découvertes, le pressentiment confus et l'enthousiasme de l'avenir.

Agité d'une inquiétude infinie, Bruno, à l'âge de trente ans (1580), déserte le couvent et parcourt l'Europe, s'arrêtant partout où il peut trouver un asile pour la pensée, se mettant sur les bancs de l'école pour s'instruire, tout en montant en chaire pour enseigner. A la logique d'Aristote il en substitue une nouvelle ; à l'astronomie de Ptolémée (1), il oppose celle de

(1) Célèbre astronome du xi[e] siècle. Son système consiste à placer la terre au centre du monde et à en faire un corps fixe.

Copernic (1) et de Pythagore ; à la physique d'Aristote, il oppose l'idée d'un monde infini, livré à une évolution universelle et éternelle ; à la religion chrétienne, il oppose la religion de la nature, expliquant le naturel par le physique, et ne voyant dans la religion qu'un amas de superstitions et de symboles. Il soutient que Dieu est la substance et la vie de toutes choses (*natura naturans*).

En 1586, après un voyage en Angleterre, il se trouve à Paris, où il obtient du recteur de l'Université, Jean Pibrac, la permission d'instituer une lutte publique où seront débattus les principes de la physique d'Aristote. Il obtient le plus grand succès. Le discours par lequel il entre en lice renferme des pensées remarquables par leur nouveauté, et justifie bien le titre que Bruno se donne à lui-même de *excubitor*, *réveilleur*.

« La vérité, dit-il, est peut-être plutôt neuve qu'ancienne ; si elle est neuve, une université qui aime le vrai doit désirer la connaître ; si elle est vieille, nulle atteinte ne saurait l'ébranler ; la plus rude attaque ne servira qu'à la confirmer. En tout cas, il doit être permis à chacun, en philosophie, de penser et d'exprimer librement sa pensée... »

« Nos opinions, dit-il encore, ne dépendent point de nous ; l'évidence, la force des choses, la raison, la volonté de Dieu, nous les imposent ; si nul ne pense ce qu'il veut, ni comme il lui plaît, aucun homme n'a le droit de contraindre un autre homme à penser comme lui ; chacun doit supporter avec indulgence, avec tolérance, les croyances d'autrui. La tolérance, foi naturelle gravée dans tous les cœurs bien nés, fruit de la raison cultivée, est une exigence irrésistible de la logique aussi bien qu'un précepte de morale et de religion. »

Comme on le voit, c'est le principe du libre examen nettement énoncé.

Voici encore une pensée qui devance l'âge de Descartes, et que Pascal et Malebranche semblent avoir empruntée à notre réformateur :

« Il n'y a pas d'opinion ancienne qui n'ait été immuable un jour ! Si l'âge est une marque de vérité, notre siècle est plus digne de foi que celui d'Aristote, car le monde compte aujourd'hui vingt siècles de plus. »

Il part de Paris pour professer à l'Université d'Oxford qu'il quitte pour

(1) Célèbre astronome polonais, démontre le double mouvement des planètes sur elles-mêmes et autour du soleil. La première idée de la rotation de la terre lui fut suggérée par un ancien philosophe grec Philolaus, le pythagoricien.

En 1835, les livres de Copernic et de Galilée enseignant le double mouvement de la terre, condamnés le 23 août 1634, comme *faux*, *hérétiques*, contraires aux *divines Écritures*, sont supprimés de l'*index*.

Le déni du mouvement de la terre a donc été obligatoire à tous les chrétiens comme *doctrine théologique*, pendant deux cent un ans. L'autorité papale a donc erré pendant deux cent un ans dans sa définition du mouvement de la terre. Et cependant les Papes sont infaillibles !!!

aller en Allemagne, toujours suspect et toujours audacieux, toujours fugitif et toujours infatigable...

Il quitte ensuite brusquement l'Allemagne pour retourner dans sa patrie qu'il a quittée depuis dix ans.

C'est se livrer en quelque sorte lui-même à la persécution et au dernier supplice. On s'est étonné et à juste titre, de son irréflexion ou de sa témérité, *l'Inquisition ne pouvant manquer de réclamer sa proie.*

Arrêté en septembre 1592, il passe six ans dans les cachots de Venise, aux Plombs et aux Puits, avant d'être envoyé à Rome pour être jugé par le Saint-Office. Venise l'avait oublié, mais *San Severino,* le Grand Inquisiteur, ne l'oubliait pas.

Le 9 février 1600, après deux années passées dans les geôles de l'Inquisition, il est conduit au palais du Grand Inquisiteur. Là, en présence des cardinaux, des théologiens, consulteurs du Saint-Office, et du gouverneur de Rome, on procède à l'examen des pièces et aux interrogatoires. On le somme alors, sous peine de vie, de déclarer que ses opinions sont erronées, ses ouvrages impies, faux en religion et en philosophie...

Une rétractation lui eût sauvé la vie. Il la refuse. Alors il est excommunié solennellement, dégradé et condamné à être brûlé. Le 11 février il est conduit, en grande pompe, au champ de Flore et livré aux flammes.

L'Église ne se doutait pas qu'en immolant le philosophe elle se suicidait. Bruno, jeune encore, conserve une constance et une tranquillité admirables ; ce grand et noble front conserve sa sérénité. Quand on lui lit sa longue sentence de mort, il dit à ses juges, en relevant la tête : « Je soupçonne que vous prononcez cet arrêt avec plus de crainte que je ne l'entends. »

Le bûcher est dressé devant le théâtre de Pompée où s'est porté un immense concours de peuple ; Bruno monte sur le bûcher avec le plus mâle courage et sa contenance reste ferme jusque dans les flammes.

Les cendres de Bruno sont jetées au vent, selon l'usage, « afin qu'il ne restât sur la terre que la mémoire de son exécution ».

C'est au contraire le souvenir de sa mort qui a sauvé de l'oubli les doctrines du philosophe. Ces doctrines peuvent se résumer comme suit :

« *Tout être aspire en vertu de sa constitution au but de son existence. L'âme tend à la perfection intellectuelle et spirituelle. Elle est destinée à connaître l'Univers. A la mort elle ne périt pas : elle change son habitation contre une nouvelle. Tout est changé mais rien n'est détruit !*

« *Que l'homme élève ses yeux et ses pensées vers le ciel qui l'environne et les mondes qui volent au-dessus de lui, et il verra un tableau et un miroir où il peut contempler et lire les formes et les lois du bien suprême, le plan et l'ordonnance d'un ensemble parfait ! C'est là qu'il pourra ouïr une harmonie*

ineffable ; c'est par là qu'il pourra monter au faîte d'où l'on aperçoit toutes les générations, tous les âges du monde ;

« Qu'il ne craigne pas que cette recherche, cette soif de l'immensité lui rende indifférentes la vie présente et les choses terrestres; notre esprit a beau s'élever de plus en plus, mais tant qu'il reste uni au corps, la matière le retient enchaîné à l'état actuel, non, que ce vain scrupule ne nous empêche pas d'admirer sans cesse la splendeur de la Divinité et de ses œuvres ;

« L'autorité n'est pas hors de nous, mais au-dedans. Une lumière divine brûle au fond de notre âme pour inspirer et conduire toutes nos pensées. Voilà l'autorité véritable ;

« Le juge suprême du vrai c'est l'évidence. Si l'évidence nous manque, si le sens et la raison sont muets, sachons douter et attendre ;

« On nous parle au nom de la tradition ; mais la vérité est dans le présent et dans l'avenir beaucoup plus que dans le passé. »

AUJOURD'HUI LA STATUE DE BRUNO SE DRESSE, VENGERESSE, EN FACE DU VATICAN, SUR LA PLACE MÊME OU IL FUT LIVRÉ AUX FLAMMES, COMME HÉRÉTIQUE ET VIOLATEUR DE SES VOEUX; MAIS LE VAMPIRE CLÉRICAL CONTINUE A GUETTER DANS L'OMBRE L'HEURE OU IL POURRA REPRENDRE LE POUVOIR, ET FAIRE BRULER A NOUVEAU LES PHILOSOPHES.

DÉFIANCE ! DÉFIANCE ! L'ÉGLISE EST HABILE, ELLE EST CRIMINELLE ET NE RECULE PAS DEVANT LES MOYENS LES PLUS ATROCES.

« SI LA FLAMME A CESSÉ UN MOMENT DE SE MONTRER, LE FEU N'EN COUVE PAR MOINS SOUS LA CENDRE. L'ÉGLISE GÉMIT SUR SA MISÈRE ACTUELLE. ELLE MAUDIT LES TEMPS NÉFASTES OU NOUS VIVONS ET QUI NE LUI PERMETTENT DE NE CONSERVER « LA SAINTE COUTUME DU FEU PURIFICATEUR » (*sic*) QUE POUR LES LIVRES ET LES OBJETS.

SI LES NATIONS ONT LE MALHEUR DE S'ENDORMIR DANS UNE FAUSSE SÉCURITÉ, ELLES SE RÉVEILLENT GARROTTÉES ET BAFOUÉES PAR-DESSUS LE MARCHÉ.

D'après *Campanella* (1568-1639), Dieu est la vérité et toute vérité vient de Dieu. Dieu nous découvre la vérité par la révélation interne qui s'adresse à la raison, et par la révélation externe de la nature qui s'adresse à nos sens. Dieu est aussi le souverain bien, et les êtres finis sont bons dans la mesure où ils participent à l'essence divine. Les êtres finis sont à la fois positifs et négatifs; ils sont constitués par l'être et par le néant : ils ont une réalité déterminée, mais ils manquent de la réalité infinie, et de là vient le mal. Dieu n'est affecté d'aucune négation. Les êtres aspirent à Dieu comme à leur bien. L'homme doit s'élever au divin par la religion. La religion naturelle qui est la même pour tous, est la base de la religion extérieure. Il existe aussi un droit naturel. *Campanella* a décrit sa *Société* idéale dans la *Cité du Soleil*. Mais cette société a le tort de ressembler par ses défauts à la République de Platon.

Au XVII^e^ siècle commence le développement psychologique et méthodique de la philosophie moderne. Ici se dessinent de nouveau les deux mouvements de la pensée que l'histoire a souvent signalés : le courant de l'observation et celui de la spéculation pure, auxquels se rattachent à divers degrés le sensualisme et le rationalisme, le matérialisme et l'idéalisme.

Les penseurs de cette époque sont rarement exclusifs de parti pris ; mais, au lieu de considérer la connaissance sensible des phénomènes et la connaissance rationnelle des principes comme indépendantes l'une de l'autre et de les unir harmonieusement, ils les mêlent et les confondent. Ils posent tantôt la connaissance *a priori* comme fondement de la connaissance *a posteriori*, et tantôt l'expérimentation comme fondement des vérités universelles et nécessaires. Ceux-ci procèdent par analyse et par induction, ceux-là par synthèse et par déduction. Chaque camp travaille à l'élaboration d'une partie de la science mais aucun ne réussit à constituer le système complet, en combinant l'analyse avec la synthèse et la connaissance sensible avec la connaissance rationnelle.

François Bacon (1540-1626), né à Londres, fut chancelier d'Angleterre sous la reine Élisabeth. Après avoir occupé les plus hautes fonctions de l'État, il consacra les années de sa vieillesse à la réforme des sciences.

Il exposa ses vues dans un grand ouvrage, dont le titre : *Instauratio magna*, annonce son dessein. Deux parties seulement ont été exécutées. Elles forment deux ouvrages : le *de Dignitate* et *Augmentis scientiarum* et le *Novum Organum*. Dans le premier il passe en revue toutes les sciences, il indique leurs lacunes et les progrès qu'elles doivent réaliser. Le *Novum Organum*, rédigé en aphorismes, renferme sa méthode qu'il oppose à la logique d'Aristote ou des écoles. Cette méthode est *l'observation* et *l'induction fondée sur l'expérimentation ou sur des expériences nombreuses et variées*. Le syllogisme ne peut être un moyen de découvertes, il sert tout au plus à confirmer celles que l'on possède et à en donner l'inventaire.

« Il n'y a que deux méthodes pour découvrir la vérité : L'une, partant des sensations et des faits particuliers, s'élance, du premier saut, jusqu'aux principes les plus généraux puis, se reposant sur ces principes, elle en déduit les principes moyens et les conséquences ; c'est celle que l'on suit ordinairement. L'autre part aussi des faits particuliers, mais s'élevant avec lenteur, par une marche graduelle, elle n'arrive que bien tard aux propositions générales. Cette dernière méthode est la véritable, mais personne ne l'a encore tentée. »

C'est elle qui doit substituer aux opinions fausses, aux préjugés et aux hypothèses, en un mot aux *anticipations de la nature*, la connaissance de ses lois, ce qu'on peut appeler de véritables *interprétations* ; c'est elle enfin qui seule peut bannir de l'entendement humain les fantômes qui l'obsèdent,

les sophismes et les erreurs qui obscurcissent la vérité. Suivant Bacon, *la méthode expérimentale doit servir, non seulement dans les sciences physiques, mais encore pour l'étude de l'homme moral et de ses facultés.*

En lisant Bacon, on est frappé de la grandeur et de la justesse de ses vues ; il paraît comme doué d'un coup d'œil prophétique.

Descartes (1596-1650), né à La Haye en Touraine, est le véritable fondateur de la philosophie moderne. Il a fait pour les sciences morales ce que Bacon a fait pour les sciences physiques; il a créé la méthode, il a posé le point de départ et le principe de la science. Le *Discours de la méthode*, publié en 1637 est un des premiers monuments de la langue française. Nous lui devons encore : *Méditations sur la philosophie première ;* les *Passions de l'âme ; Le Monde* ou *Traité de la Lumière ; La Mécanique.*

L'esprit général de la philosophie de Descartes ou du *cartésianisme* c'est le *libre examen* appliqué à toutes les formes du savoir humain et d'abord revendiqué dans la science. Il apparaît déjà dans le *doute méthodique*, où Descartes, rejetant toute autorité, après avoir essayé de douter de tout, ne trouve que dans sa *pensée* le fondement de la certitude, et dans l'*évidence* de la raison, le *critérium* de la vérité. Il formule ce principe en ces termes : *Je pense, donc je suis, cogito, ergo sum.*

Je sais que j'existe, mais que suis-je ? Je suis une chose qui pense, un esprit. Et qu'est-ce que le corps ? Une chose étendue. L'*étendue* est l'essence de la matière, la *pensée* est l'essence de l'esprit. Il y a deux ordres de substances créées. Mais au-dessus des êtres limités du monde, nous concevons encore une substance infinie, cause ou principe de tout ce qui est. *Cette idée d'un être infini et parfait ne vient pas de moi, qui suis un être imparfait et fini ; elle doit donc venir de Dieu même ; donc Dieu existe. Dieu est infini dans tous ses attributs ; il est présent partout. Le monde est un tourbillon de matières soumises aux lois du mouvement, et tout ce qui dans le monde n'est pas doué d'intelligence comme nous n'a qu'une existence automatique.*

« *Les animaux sont des machines.* Les bêtes n'agissent pas par connaissance, mais simplement par la disposition de leurs organes... ainsi qu'on voit qu'une horloge qui n'est composée que de roues et de ressorts peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que notre intelligence (1). » Tels sont les points principaux de la doctrine cartésienne.

(1) Les animaux sentent, cela est incontestable. Or la sensibilité entraîne nécessairement un certain degré d'intelligence, de volonté, comme ces deux facultés, à leur tour, la supposent. L'animal a donc un esprit, et cet esprit a autant le droit de se perfectionner, d'entrer dans l'humanité, quand il a atteint le *summum* de développement que l'animalité comporte, que le nôtre a le droit de revêtir une nature supérieure, quand, par ses efforts, il l'a mérité.

L'animal est soumis à la douleur. Cet argument de la douleur plaide si fort en faveur du passage de l'animal à une existence supérieure, que plusieurs philosophes, *Descartes* entre

Cette doctrine a été plus rigoureusement développée dans quelques-unes de ses parties et de ses applications par Malebranche et par Spinoza.

Malebranche (1638-1715) l'un des *Pères de l'Oratoire*, s'attache à la théorie de la connaissance sensible et à la théorie des idées innées qui étaient restées défectueuses chez Descartes.

En partant du dualisme de l'esprit et de la matière, il est amené à croire que nous ne percevons pas les corps dans l'espace, mais que nous voyons les *idées* des corps en Dieu, parce que nos sensations n'ont rien de commun avec l'étendue, qui est l'essence de la matière. Dieu est la substance des idées ou le monde intelligible.

D'après les mêmes principes, il expose sur les rapports des esprits et des corps la théorie des *causes occasionnelles*. Les créatures ne sont pas de véritables causes, elles sont seulement des occasions pour l'exercice de la causalité divine ; l'esprit ne peut agir sur le corps, ni le corps sur l'esprit. Si les deux substances se maintiennent d'accord, c'est que Dieu intervient sans cesse pour exécuter dans l'une l'effet de la volonté ou des mouvements de l'autre.

« *Dieu seul est cause, parce que Dieu seul est l'Être, tout l'être, l'être infiniment infini. Dieu est tout en nous, et nous tout en Dieu. Les esprits et les corps participent également à l'essence divine.* »

Malebranche est l'auteur de : la *Recherche de la Vérité ; Conversations chrétiennes ; Méditations chrétiennes et métaphysiques ; Traité de morale ; De la Nature et de la Grâce ; Entretiens sur la métaphysique et la religion ; Traité de l'amour de Dieu ; Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence de Dieu.*

Malebranche pensait, comme Descartes, que les animaux ne sont que des machines...

Ce *doux* Père avait une pauvre chienne qu'il maltraitait et tourmentait dans le but unique d'observer par suite de quel *mécanisme* criait et se débattait la misérable bête sous les coups qu'il lui prodiguait.

— Pourquoi donc la martyrisez-vous de la sorte ? lui demanda un jour le bon Fontenelle, indigné.

autres, ne pouvant s'y soustraire autrement, sont venus à nier qu'il fut doué de sensibilité, à ne le considérer que comme un pur automate ; mais il faut en rabattre lorsque, par une étude attentive, on arrive à discerner chez lui des facultés rudimentaires en tout semblables aux nôtres. Les sentiments et les intuitions, les émotions et les facultés diverses, telles que l'affectivité, l'attention, la prévoyance, la curiosité, l'imitation, l'abstraction, le jugement, le raisonnement, l'association des idées, la mémoire, l'imagination, un langage d'action et un langage de voix ne font pas défaut aux animaux.

La doctrine de l'insensibilité des animaux, inventée par le christianisme, formulée par le médecin espagnol, Pereira, rajeunie par Descartes, embrassée par les Jansénistes de Port-Royal, défendue par plusieurs philosophes chrétiens, n'a, Dieu merci, aujourd'hui, qu'un tout petit nombre de partisans !!!...

— Eh ! répondit le philosophe, avec une révoltante impassibilité, ne savez-vous donc pas que *cela ne sent point* ?

Malebranche fut discuté et vivement combattu par une foule d'écrivains surtout par *Arnaud* dans son livre : *Des vraies et fausses idées.*

Spinoza (1632-1677) peut être regardé comme le chef du panthéisme dans les temps modernes. Suivant lui, il n'existe qu'une seule *substance*, Dieu l'être infini avec ses *attributs* infinis d'*étendue* et de *pensée* ; toutes les choses finies sont de pures apparences, des déterminations ou modes de l'étendue infinie et de l'infinie pensée. La substance n'est pas un être individuel mais elle fait le fond de toute individualité. Tout corps particulier, toute intelligence finie ont pour fond et pour soutien les uns l'étendue sans limites, les autres la pensée absolue, et ces deux infinis forment entre eux une unité nécessaire. Toutes les choses finies, corps et âmes, sont en Dieu. Dieu est leur cause imminente.

La substance divine se développe dans le monde et dans les êtres finis d'après la nécessité de sa nature. Les individus sont un certain moment de ce développement dans l'ordre de la pensée ou de l'étendue ; ils n'ont qu'une existence passagère et périssable, ils n'agissent pas comme cause, ils ne sont pas libres : *tout est fatal dans le monde parce que tout vient de Dieu. Entre Dieu et le monde, il n'y a qu'une différence de point de vue : Dieu est la nature naturante, le monde est la nature naturée.* Même différence entre le bien et le mal. *Dans l'absolu tout est bien, tout est comme il doit être ; mais, pour nous qui ne savons pas tenir compte de l'ensemble des êtres ni de l'enchaînement des causes, nous considérons comme mal tout ce qui blesse nos sentiments ou nos intérêts. Les mauvaises actions ne doivent pas être imputées à la volonté, mais à l'infirmité de notre nature, qui est l'œuvre de Dieu.*

Ce système, exposé sous une forme géométrique est la formule la plus nette du panthéisme moderne. Leibnitz l'a qualifié de cartésianisme immodéré ; son défaut essentiel consiste dans la valeur dogmatique donnée à certaines notions pures de l'intelligence et dans la confiance exclusive qu'il attache à la démonstration géométrique.

Jean Locke (1632-1704) est l'adversaire des idées innées de Descartes, le représentant le plus complet du génie philosophique de l'Angleterre.

Locke admet en nous deux sources de connaissances ; la *sensibilité*, qui donne les faits, et la réflexion ou *l'entendement* qui les combine, les généralise et en tire des notions abstraites. Son tort est de méconnaître la *raison*, cette lacune l'oblige à ramener à la source de l'expérience les idées métaphysiques et morales, qui dépassent évidemment les limites de la sensibilité et de l'observation. De là des explications impossibles et forcées : l'infini se résout dans le nombre et n'est qu'un mode de la quantité ; la substance consiste dans la collection des phénomènes ; la causalité, dans la succession

ou la constante vicissitude des faits ; la loi morale n'est qu'une loi d'opinion qui varie selon les temps et les lieux ; la justice résulte du contrat social qui a donné naissance à la société ; Dieu enfin est impénétrable dans sa nature et ne peut être connu que par ses œuvres.

Toutes ces propositions proviennent de l'oubli de la raison.

La philosophie de Locke fut développée plus tard et il doit être regardé comme le fondateur de l'école sensualiste au XVIIIe siècle.

Leibnitz (1646-1716) réfute Locke et complète Descartes. Il n'est pas seulement le continuateur de la philosophie cartésienne, il en est le réformateur. Au spiritualisme abstrait et mécanique, qui ne voit dans la nature que l'étendue et le choc des atomes il substitue le rationalisme, qui introduit partout l'activité, la force et la vie.

A l'innéité des idées, il ajoute la *virtualité*; en d'autres termes, il exige le travail de la pensée ou l'attention, comme condition de la présence des idées dans l'esprit. A l'étendue comme attribut des corps, il joint la force et prépare ainsi la conception dynamique de la matière. Toute substance est active. Les âmes sont des substances simples, des *monades*, douées d'un principe d'individualité et représentatives de l'Univers entier. Les corps sont bâtis d'une infinité de monades.

L'Univers est l'ensemble des êtres finis. On y distingue le monde physique, où se meuvent les corps d'après la loi des causes efficientes et le monde moral (*la cité de Dieu*) où se développent les âmes, d'après la loi des causes finales ou du bien.

« La mort n'est comme la naissance, qu'une transformation; il n'y a pas de mort, mais un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier vers le comble de beauté et de perfection universelle dont les œuvres de Dieu sont capables; le monde marche donc vers une condition toujours meilleure.

« La vie de chaque créature n'est donc qu'une suite d'états, tous liés entre eux, c'est-à-dire comme une chaîne, dans laquelle l'existence présente, à un moment donné, figure comme un anneau distinct, mais néanmoins lié à toute la chaîne. C'est la nature de la substance créée de changer continuellement suivant un certain ordre qui la conduit spontanément, s'il est permis de se servir de ce mot, par tous les états qui lui arrivent, de telle sorte que celui qui verrait tout, verrait dans son état présent tous ses états passé et à venir. » (*Leibnitz, Théodicée*, part. I.)

Le règne de la nature et le règne de la grâce sont harmoniques. Mais le monde ne se suffit pas à lui-même : chacun de ses états successifs est l'effet d'un acte précédent. Tout s'enchaîne dans l'ordre de la connaissance comme dans l'ordre des faits. Le progrès est fait d'alluvions. Nos plus récentes conquêtes sont l'œuvre de tous les siècles. Le présent est gros

de l'avenir, sinon la vie sociale manquerait d'unité et d'enchaînement.

Tout ce qui est déterminé a une raison déterminante; or il est impossible, si l'on veut appliquer ce principe, qu'il n'y ait pas, à l'origine de la série des états du monde, une cause première, qui n'est pas l'effet d'une autre cause. La cause première et souveraine est Dieu.

La doctrine de Leibnitz est supérieure à celle de ses devanciers, pour l'ampleur et l'élévation de la pensée. Elle se présente dans l'histoire comme un essai de synthèse générale entre la philosophie moderne et tout le développement antérieur de la philosophie dans l'antiquité et au Moyen âge.

La philosophie de Leibnitz fut enseignée, redigée et développée par Wolf qui, le premier, a tracé une encyclopédie complète des sciences philosophiques.

La philosophie écossaise, fondée par *Thomas Reid* (1710-1796), se renferme tout entière dans la psychologie expérimentale. Elle applique à l'esprit la méthode d'observation préconisée par Bacon, développée par Locke ; mais elle l'applique d'une manière plus large et plus impartiale; elle reconnaît la raison aussi bien que la réflexion et la sensibilité ; elle admet en fait des principes universels qui appartiennent à toutes les intelligences et qui ne dérivent pas des sens ; elle se dégage ainsi du sensualisme et de l'abstraction, et devient une *philosophie du sens commun.* De là ses mérites et ses défauts. Elle a accumulé un grand nombre de faits qui doivent entrer dans le système de la science ; mais elle borne ses travaux à la première partie du système, à l'*analyse;* elle manque complètement de métaphysique et de *synthèse.*

(*A suivre*) GÉNÉRAL H.C. FIX

De-ci, De-là

A quoi sert l'instruction, demandait Montaigne, si elle ne décrasse? L'instruction officielle, qu'on nous verse abondamment dans « l'aureille », comme de l'eau dans un entonnoir, nous décrasse-t-elle ?

L'instruction primaire décrasse-t-elle le peuple? Le rend-elle plus moral ou pour le moins plus intelligent ? Rapporte-t-elle en raison de ce qu'elle coûte ?

Les adversaires disent non. Les partisans disent : « Ce n'est pas étonnant. Le peuple a toujours été barbare et ce n'est qu'à la longue qu'on le civilisera. » Mais il y a une élite qui s'élève au-dessus de la foule, qui profite des

enseignements qu'on lui donne. C'est peu, mais c'est assez pour justifier les centaines de millions que l'État dépense.

Je ne renonce pas, croyez-le bien, à examiner si l'école primaire moralise ou instruit ses néophytes. Pour le moment, je veux me borner à l'élite et voir si elle devient plus morale, si elle acquiert un plus large sentiment de la dignité humaine, si elle a plus de respect de soi et des autres, des personnes et des choses, que dans les temps où l'État ne s'occupait que peu ou point de son instruction. Un petit entrefilet du *Journal* (28 août 1910) m'en fournit l'occasion. Le voici :

Un petit incident à Fontainebleau

Remplis d'allégresse à l'approche des vacances, les officiers élèves de l'École d'application d'artillerie et du génie de Fontainebleau ne trouvèrent rien de mieux, pour manifester leur joie sans mélange, que de s'emparer de deux lourds camions abandonnés sur la place d'Armes, et de les précipiter dans le canal du château, où les lourds véhicules s'embourbèrent.

Le propriétaire des voitures, M. Payenneville, entrepreneur de transports, goûta fort mal cette plaisanterie et se plaignit à l'autorité militaire. Une enquête fut ouverte, et hier le général Tariel, commandant l'École, prenait la décision suivante :

« En raison des faits profondément regrettables et de nature à nuire à la considération des officiers qui se sont passés cette nuit, tous les officiers élèves de l'artillerie métropolitaine et coloniale et de génie garderont les arrêts dans leur chambre jusqu'au lundi 29 août, 4 heures du soir.

« Les officiers ne sont autorisés à sortir que pour le service de 11 heures à midi et demi, et de 6 h. 1/2 à 8 heures pour prendre leurs repas au mess.

« Le matin, les officiers seront en tenue de travail, et le soir en tenue de sortie; la tenue civile est formellement interdite.

« Les indemnités réclamées par M. Payenneville seront payées par les officiers élèves par une retenue sur leur solde.

« *Le général commandant l'École,*

« Signé : Tariel. »

« Et dire que les jeunes et trop bouillants élèves devaient partir en vacances avant-hier vendredi !... »

Voyez comme cette élite est finement spirituelle. Rabelais nous apprend les grosses farces des escholiers de son temps, notamment celle qui consistait à guetter le guet du haut de la montagne Sainte-Geneviève et, au moment où l'escouade montait la rue, à lui lancer des tombereaux dans les jambes. C'était le moyen âge alors. Il revient. A-t-il seulement jamais cessé ?

L'histoire nous apprend aussi que les escholiers du moyen âge entraient dans les tavernes et autres lieux, se faisaient servir à boire et à manger, puis, en paiement, cassaient et brisaient tout, y compris les membres des hôteliers et hôtesses. Si vous vouliez poursuivre ces malfaiteurs ou seulement vous défendre, vous étiez condamnés ; il fallait être battus et contents, car l'*Alma Mater* de la Sorbonne était sous la protection de notre sainte mère l'Église, qui prêche pourtant le respect du prochain dans sa personne et dans ses biens.

Les apaches, qui connaissent notre histoire, puisqu'elle est comprise dans les programmes primaires, savent comment les écoliers du moyen âge se conduisaient et c'est sans doute sur eux qu'ils prennent modèle, car les exemples viennent d'en haut; en bien comme en mal, les inférieurs tendent toujours à imiter les supérieurs.

Ce qu'il y a de plus curieux et aussi de plus déplorable dans le « petit incident de Fontainebleau », ce n'est pas seulement la punition dérisoire infligée aux « jeunes et trop bouillants élèves » ; aux privilèges de cléricature ont succédé d'autres privilèges, c'est la réflexion finale du journaliste, qui ne blâme pas les jeunes et trop bouillants élèves, mais serait plutôt disposé à les plaindre !

Et pourtant, si vous approuvez les apaches d'en haut, comment pourrez-vous désapprouver leurs imitateurs d'en bas?

L'endoctrinage officiel a-t-il donc étouffé tout sens moral non seulement chez les écoliers, qui peuvent encore manquer de réflexion, mais chez les professeurs, chez les journalistes, qui sont professeurs et ont plus charge d'âmes que tous autres?

***

Puisque j'ai commencé cette chroniquette en médisant de notre prétendue civilisation, pour faire amende honorable,... je vais continuer.

Depuis bien longtemps, je pense que tout ce que nous considérons comme *Progrès* — avec un grand P, s'il vous plaît, — est un changement et rien de plus; autrement dit, je pense que tout changement porte avec soi son contingent de biens et de maux qui se compensent, s'équilibrent; de sorte que si la civilisation nous apporte un plaisir de plus, elle ne manque jamais d'ajouter dans l'autre plateau de la balance une peine qui rétablit l'équilibre.

L'auteur de l'Ecclésiaste avait déjà dit : « Qui augmente sa science augmente ses douleurs. » Et je crois bien que ce Sage en savait plus long qu'il n'en a l'air et qu'on ne le pense.

Il semble *a priori* qu'il doive en être ainsi. Supposons qu'il y ait un Dieu qui préside à l'Univers, — l'hypothèse ne tire pas à conséquence, par le temps qui court. Ce Dieu aurait été injuste s'il avait mis les premiers hommes

dans l'état d'infériorité que l'Église et l'école supposent sous le rapport du bonheur.

Pourquoi les hommes primitifs auraient-ils été plus malheureux que leurs descendants? Pourquoi auraient-ils manqué de subsistances, au point de se manger les uns les autres ou tout au moins de se réduire en esclavage ?

Pourquoi les hommes modernes jouiraient-ils de la plus parfaite sécurité sous l'aile protectrice de l'Église, qui les conduit au ciel, et de l'État qui, par ses lois, sa magistrature, sa gendarmerie, sa police, ses prisons et toute la sequelle, les préserve, dit-on, de la *cannibalie* et de l'esclavage? Tandis que nos premiers parents auraient vécu, végété dans des transes continuelles, incessamment exposés à être la proie, non seulement des « grands carnassiers », leurs contemporains (qui, par parenthèse, étaient herbivores), mais aussi de leur semblables? Non, pour que Dieu soit juste, c'est à-dire pour que Dieu soit Dieu, il faut que de tous temps — au moins *grosso modo* — la somme des biens et la somme des maux se soient balancées.

C'est la théorie d'Azaïs, me direz-vous. Je n'en disconviens pas. Je dirai même qu'elle n'appartient pas plus à Azaïs qu'à beaucoup d'autres philosophes antérieurs, notamment au trop oublié Antoine De la Salle, le traducteur et commentateur des œuvres de Bacon et l'auteur de plusieurs ouvrages très profonds (1).

S'il y a un Dieu, il n'y a donc pas de progrès *absolu*. Toutes les générations humaines ont eu des jouissances en proportion de leurs souffrances, et *vice versa*. Moins elles ont eu de plaisirs, moins elles ont eu de peines et *vice versa*. Et chaque fois que le rayon des biens a été allongé par le Progrès, le rayon des maux l'a été aussi dans la même mesure. De sorte que les générations humaines successives peuvent être comparées à des cercles concentriques, toujours plus grands, je le veux bien, mais toujours semblables.

Alors, à quoi bon se donner tant de mal pour accélérer le Progrès? Ne vient-il pas assez de lui-même? Sommes-nous seulement sûrs qu'en poussant à la roue de son char nous ne le faisons pas un peu dévoyer, ce qui pourrait, en ce cas, augmenter la somme de nos maux et, par conséquent, diminuer celle des biens dont nous aurions pu jouir?

Peut-être la Providence remédie-t-elle à notre maladresse en faisant mourir ou retomber dans la barbarie les nations qui prétendent s'élever à un trop haut degré de civilisation. Les peuples ainsi déchus ne se comptent pas.

Il y a plus. D'autres ont été assez sages — à mon point de vue — pour renoncer spontanément à leur soi-disant civilisation. Les Gaulois ont renoncé

(1) La Balance naturelle *ou Essai sur une loi universelle appliquée aux Sciences, Arts et Métiers, et aux moindres details de la vie commune*, 2 vol. in-8°, Londres, 1789.
Mécanique Morale *ou Essai sur l'art de perfectionner et d'employer ses organes, propres, acquis et conquis*, 2 vol., in-8°, Genève, 1789.

à l'écriture, que nous considérons comme la pierre fondamentale de notre édifice civil; les Égyptiens ont abandonné l'écriture alphabétique pour reculer vers l'écriture hiéroglyphique; les Chinois ont préféré l'écriture idéographique à l'alphabétique.

Tout cela implique que ces peuples avaient reconnu que l'écriture présente plus d'inconvénients que d'avantages, que la civilisation n'est qu'un leurre. Il a fallu sans doute une très longue expérience de la *scriptolâtrie* pour en arriver là, étant donné l'état où nous en sommes après de nombreux siècles, non seulement d'écriture mais d'imprimerie et de journalisme.

∴

Je me suis souvent dit que le déboisement intensif, surtout quand il n'es pas suivi du gazonnement ou de la culture, exerçait une influence néfaste sur les airs, les lieux et les eaux.

Je me suis demandé si l'exploitation des mines de charbons et de minéraux n'avait pas pour effet de troubler l'équilibre magnétique du globe terrestre car, enfin, la terre est magnétique.

Je me suis encore demandé si la grande consommation de houille n'infectait pas l'air ambiant; si l'électricité et ses applications industrielles et autres ne produisaient pas des effets analogues à ceux de l'exploitation des mines, etc.

Le fait certain, c'est que la terre et son atmosphère ne sont plus ce qu'elles étaient. Les cyclones, les secousses sismiques sont plus fréquents et plus violents qu'autrefois ; les saisons sont renversées ; les pluies sont plus fréquentes et la chaleur solaire est plus rare ; la température moyenne est presque toujours, dans les bulletins météorologiques, inférieure à la normale.

Il faut bien que des changements si importants proviennent de quelque cause. C'est ce que l'on commence à penser ; c'est ce dont on commence à s'inquiéter.

C'est ainsi qu'en ces derniers temps des savants anglais ont affirmé que c'est à la télégraphie sans fil que nous devons les intempéries dont nous souffrons et qui menacent, disent-ils, de nous rendre tous neurasthéniques.

La télégraphie sans fil peut bien être une des causes du désordre cosmique, mais elle n'est pas la seule : la télégraphie avec fil est peut-être aussi coupable, et beaucoup d'autres causes peuvent y contribuer.

Supposez que la terre soit vivante. — Pourquoi pas ? Vous l'êtes bien vous-même.

Labourez cette bonne grosse femme, c'est pour elle une caresse ; vous la chatouillez et la faites rire ; et pour vous récompenser de votre amabilité, elle vous donne des récoltes.

Mais creusez profondément des mines immenses : vous la blessez, vous

l'écorchez vive, vous la faites souffrir, et par réaction, elle vous envoie le grisou, ou elle vous inonde par ses eaux, ou elle vous incinère par son feu.

Les percements de montagnes, les sectionnements d'isthmes, le trépidement des chemins de fer et autres locomobiles, etc., tourmentent la terre et provoquent de sa part des réactions, qu'on pourrait considérer comme des vengeances, si elle était méchante, mais elle ne l'est pas, heureusement pour nous : elle ne réagit qu'au minimum ; elle sait que nous sommes plus bêtes que méchants.

Faut-il donc renoncer tout à fait à notre dada du Progrès ?

Je ne dis pas ; mais il est certain que nous marchons en aveugles, sans prévoir ni savoir les conséquences qui peuvent résulter de nos actes.

Marchons moins vite, creusons moins de mines, au besoin ralentissons l'allure des chemins de fer et des autos ; en un mot, ne dérangeons l'ordre cosmique qu'avec prudence, graduellement, en laissant à l'animal Terre le temps de reprendre son équilibre quand nous l'avons troublé.

A quoi bon tant se presser ? N'avons-nous pas l'éternité devant nous, comme nous l'avons derrière nous ?

***

Après avoir écrit cette tartine — ou, si vous le préférez, cette *tartarin... ade* — je l'ai, suivant ma coutume, soumise à l'examen de mon censeur, qui m'a fait quelques compliments, mais encore plus de reproches. Les compliments, je les garde pour moi, j'en reçois si rarement ! Quant aux objections, comme elles pourraient m'être présentées, sans compliments, par d'autres personnes, je vais les résumer et y répondre.

Objections :

« Votre thèse, dit mon Caton, est paradoxale, mais elle n'en est pas plus solide, au contraire. Vous vous mettez en opposition, non seulement avec la science moderne et même avec la religion en tant qu'il y a des progressistes religieux et des modernistes, mais avec la doctrine spirite, que vous soutenez ordinairement, et qui a pour principe fondamental précisément le progrès, dont vous niez la réalité, et le progrès non pas seulement dans cette vie, ici-bas, mais dans une infinité de vies successives et progressives sur cette terre et sur une infinité d'autres planètes supérieures.

« S'il n'y avait pas de progrès, la vie n'aurait pas de but, pas de raison d'être ; notre activité n'aurait pas d'objet. Que vous le veuillez ou non, votre paradoxe conduit au fatalisme ; il n'est bon, si l'on peut l'appeler bon, que pour les mahométans ou les bouddhistes.

« De plus, votre prétendue doctrine est destructive et non édificative ; elle est pessimiste ; elle conduit au nihilisme.

« Je vous engage donc à brûler votre diatribe contre le progrès, dans l'in-

térêt du public qui, heureusement, ne l'acceptera pas, et dans votre propre intérêt, car vous feriez tort à votre réputation en la publiant. »

***

Réponses :

J'ai parlé de *notre* progrès et non de *tout* progrès.

Or, notre progrès, celui que le ciel nous envierait, si les lumières n'en étaient pas ministériellement éteintes, notre fameux progrès, tout le monde en convient, n'est que matériel, superficiel, illusoire. Qu'est-ce que ce progrès peut faire ? En quoi peut-il contribuer à notre bonheur ?

Tout le monde convient aussi que sans un progrès moral parallèle, le progrès matériel n'est rien, ou pire que rien, car il engendre plus de maux qu'il n'apporte de biens. Que dis-je autre chose ?

Le progrès tel que l'entend le spiritisme, d'accord avec toutes les saines philosophies, n'est pas *notre* progrès, le progrès matériel, le seul dont s'occupe *notre* science : c'est le progrès moral. Or, je ne nie pas celui-ci. Je dis seulement que le progrès moral ne dépend pas de *notre* progrès matériel, et les faits ne me donnent, je pense, que trop raison.

Le vrai progrès ne nous vient pas du dehors, du milieu, du progrès matériel : il a son principe en nous-mêmes. C'est en nous cultivant, en nous perfectionnant, que nous progressons, et non en modifiant la matière, en inventant la vapeur, l'électricité, les autos, les ballons, les aéroplanes. Tout ceci n'est qu'un accessoire, tout au plus un condiment de la vie, quand ce n'est pas un poison.

« S'il n'y avait pas de progrès, la vie n'aurait pas de but, notre activité serait sans objet. »

C'est bien ce que je pense ; mais l'homme étant complexe, le progrès doit l'être aussi. Le progrès matériel n'est qu'unilatéral et même sous-latéral ; il doit être le moindre de nos soucis.

Je ne dis pas qu'il faut y renoncer ; je dis seulement qu'il faut le placer au rang inférieur qui lui convient, qu'il faut le subordonner au progrès moral que, tout au moins, le progrès matériel ne doit marcher que de front avec le progrès moral. Dès qu'il dépasse l'alignement, il faut l'arrêter net ou du moins le ralentir.

Même au point de vue matériel, il faut être prudent en fait de progrès, car une invention peut être la cause d'autant de pertes matérielles que de profits, tel, par exemple, le déboisement.

La négation du progrès, dit mon censeur, conduit au fatalisme.

Dans le sens où je l'entends et l'ai exposé, non. Mais son affirmation y conduit directement. Si le progrès dépend du milieu extérieur, s'il est indépendant de votre volonté, nous n'avons qu'à nous laisser mener par le courant.

L'optimisme et le pessimisme sont deux excès aussi dangereux l'un que l'autre, entre lesquels le sage doit se tenir et savoir trouver un juste milieu. L'optimisme pousse à agir, mais en mal autant qu'en bien. Le pessimisme retient d'agir, mais en mal comme en bien.

Le *sophisme* (la philosophie du sage) ne reste pas oisif comme le pessimisme et ne va pas tête baissée comme l'optimisme : il calcule, pèse, mesure, puis il agit. Il confie la délibération, comme dit Bacon, à Argus aux cent yeux et l'exécution à Briarée aux cent bras.

En résumé, *notre* progrès n'est pas *le* progrès. La civilisation, telle que nous l'entendons et la faisons, est illusoire et dangereuse pour nous. C'est un feu de paille qui s'éteindra plus vite qu'il ne s'est allumé, après avoir brûlé la barbe et même les yeux du satire qui l'embrasse.

Le vrai progrès ne consiste pas à bien manger et bien boire, à transporter vite les hommes et les choses. Ce sont là, je le répète, tout au plus, des accessoires du progrès, qui consiste dans le contentement de soi-même.

J'ai comparé les diverses époques de l'humanité à des cercles concentriques. Nous avons progressé en ce sens que le cercle dans lequel nous nous mouvons est plus grand que ceux des générations précédentes ; mais c'est toujours un cercle.

Les cercles ne sont pas tous égaux. mais ils sont tous semblables. De ce qu'un cercle est plus grand qu'un autre, il ne s'ensuit pas qu'il soit plus cercle.

Les rayons des cercles sont plus ou moins longs, mais, dans chacun d'eux, ceux de droite sont égaux à ceux de gauche. Que les rayons de droite représentent le bien et les rayons de gauche le mal, suivant que nous nous porterons plus à droite qu'à gauche, ou réciproquement, nous serons plus ou moins heureux. C'est nous qui sommes les artisans de notre bonheur.

Les coupes dans lesquelles les hommes primitifs buvaient le bonheur étaient plus petites que les nôtres ; elles étaient aussi pleines et proportionnées à leur soif. Ils étaient aussi heureux que nous. Ils pouvaient l'être plus, s'ils se portaient plus sur le rayon de droite du cercle et nous sur le rayon de gauche.

Enfin, il est heureux que les choses soient ainsi : 1° Que notre bonheur ne dépende guère des choses extérieures, pourvu, comme dit Épicure, que le pied soit la mesure du soulier, c'est-à-dire que l'on sache modérer ses désirs et les régler sur la nature ; 2° Qu'il ne dépende pas non plus de nos semblables, mais de nous-mêmes.

Quelle condition serait plus déplorable que celle d'être à la merci des hommes et des choses? Heureusement, il ne dépend que de nous de nous y soumettre ou de nous y soustraire, de faire notre malheur ou notre bonheur.

LE GLANEUR.

L'image sanguinolente de Buenos-Ayres

(*Suite*)

III

Il y a, cette fois, intervention nettement surnaturelle dans le phénomène.

Elle n'est, il est vrai, ni angélique, ni diabolique, ni divine, comme dans la définition littérale de Saintyves, mais c'est tout comme !

C'est question de mots !

L'interventeur se donne comme étant saint Columban.

En admettant la sincérité du religieux irlandais, l'on conçoit que le secrétaire d'État l'ait invité à garder pour lui des confidences aussi peu agréables.

On a beau être secrétaire d'État, on a beau être cardinal, c'est vexant de recevoir une commission de ce genre par l'intermédiaire d'un simple religieux, placé au dernier rang des dignitaires ecclésiastiques.

Ce dédain de la voie hiérarchique de la part de l'auteur de la hiérarchie papale est un des cas les plus déconcertants de la carrière cardinalice.

C'est, en effet, un phénomène digne de remarque que le goût de saint Columban, comme celui de saint Janvier, comme celui de l'image de Buenos-Ayres pour les gens de condition modeste.

En résumé, voici quatre phénomènes, qui prétendent au titre de miracle, et qui sont de cette année :

1. L'image de Buenos-Ayres ;
2. Le sang du dôme de Naples, du 19 septembre 1910, qui se liquéfie ;
3. Le sang de la pierre de Pouzzoles ;
4. La vision de saint Columban.

Je vais les rapprocher de divers autres phénomènes du même genre :

D'abord, un pendant à la vision de saint Columban. Il s'agit d'un visionnaire, qui a fait beaucoup parler de lui. Voici la conclusion de sa mission auprès du roi de France, racontée par le plus illustre des historiens français de notre siècle.

Je la trouve à la page 477 du tome 2 de la *Vie de Jeanne d'Arc* par M. Anatole France, presque une nouveauté :

« Le mardi 2 avril 1816, Martin fut conduit aux Tuileries et introduit dans le cabinet du roi, où se trouvait M. Decazes.

« Dès que le roi vit le laboureur, il lui dit :

« *Martin ! je vous salue !*

« Puis il fit signe au ministre de se retirer.

« Martin répéta alors tout ce que l'archange lui avait révélé.

« Alors le roi, vivement ému, leva, en pleurant, les yeux et les mains vers le ciel et dit à Martin :

« *Martin ! voilà des choses qui ne doivent être connues que de vous et de moi !*

« Le visionnaire lui promit le secret le plus absolu.

« Telle est, sur l'entrevue du 2 avril 1816, la première version de Martin, qui était alors un royaliste exalté par les prônes de M. La Perruque.

« Plus tard, les agents d'un de ces faux dauphins qui pullulaient sous la Restauration, s'emparèrent de Martin et le firent divaguer à leur profit.

« Je ne rapporterai pas ici de telles divagations.

« On les trouvera tout au long dans le livre de M. Paul Marin : *Thomas Martin de Gallardon*.

« J'aurais voulu qu'on y indiquât que ces inepties étaient soufflées au mal heureux insensé par des partisans de Naundorf. »

Cet emprunt à la *Vie de Jeanne d'Arc* par Anatole France porte à cinq le nombre des phénomènes qui ont été introduits dans l'orbite de cette discussion, que ma première lettre avait engagée, sur la lecture du curieux article de *La Nacion de Buenos-Aires*, tombé inopinément sous mes yeux.

Ces cinq phénomènes sont, en apparence, de deux ordres bien distincts.

Les trois premiers : « image de Buenos-Ayres », « sang du dôme de Naples », « pierre de Pouzzoles » semblent appartenir à l'ordre des phénomènes purement matériels.

Du sang qui suinte d'un papier chromolithographié !

Du sang coagulé, qui se liquéfie ! qui paraît en ébullition !

Une pierre sanglante, dont la couleur subit de saisissantes variations d'intensité !

Ce sont bien là des phénomènes, dont la caractéristique est de frapper les yeux, de se montrer vérifiables au toucher.

Les conséquences surnaturelles que l'on entend en déduire sont pure spéculation.

Leur base est mouvante, en tant que base de spéculations métaphysiques.

L'on y peut voir le diable ! les anges ! Dieu ! avec une facilité presque égale.

La vérité est que l'on peut y voir tout ce que l'on veut, quand on s'évertue à imposer à ces faits simplement matériels une interprétation métaphysique !

On peut même attribuer à ces phénomènes une cause naturelle, différant des causes communes par ce caractère bien modeste, qu'elle nous est moins familière que ces dernières.

Pure question de familiarité !

Comme on voit, c'est là une contingence bien courte !

Bref les trois phénomènes de Buenos-Ayres, du dôme de Naples, de Pouzzoles sont d'ordre, en apparence, matériel ; sans plus !

Le plus — quand on veut en mettre — se tire de l'imagination du spectateur.

Au contraire, les deux phénomènes de la fin, celui de saint Columban, celui de Thomas Martin de Gallardon, sont d'ordre purement intellectuel.

Dans ces deux cas, c'est la mentalité du moine irlandais et du laboureur beauceron, qui sont mises directement en branle.

Il ne s'agit plus d'un phénomène où le toucher et les yeux sont seuls en course, ont un rôle prépondérant.

Ce n'est plus le langage des pierres ou des feuilles de papier qui suintent du sang, langage fort difficile à traduire en français ou en espagnol !

C'est le langage ordinaire, celui qui peut être répété, celui qui peut être compris de la même manière par les bouches dont les oreilles l'ont reçu.

Je sens bien que ma phrase est incorrecte et que pour plaire à un juge armé de la grammaire je devrais la compliquer.

Je devrais renoncer à ce tour, qui implique la subordination de l'oreille à la bouche, comme étant une des parties de cette bouche.

Mais le lecteur rectifiera.

Ce que je veux dire, c'est que le langage que parlent saint Columban et Thomas Martin entre par l'oreille et sort ensuite par la bouche de l'auditeur, d'une façon normale, uniforme, dont nous avons l'habitude.

Cette habitude, nos ancêtres de l'époque tertiaire ont mis des centaines de siècles à la contracter et ce langage courant nous est de beaucoup plus familier que le langage métaphysique, produit par l'impression d'un papier d'où suinte du sang ou d'une fiole où le sang se liquéfie.

Ouf ! J'ai cru que je ne terminerais pas la phrase.

Elle est sans doute d'une construction irrégulière.

Elle veut dire tout bonnement que le langage articulé de saint Columban et de Thomas Martin a l'avantage d'être plus compréhensible que celui de l'image de Buenos-Ayres ou des fioles de sang du Dôme de Naples.

Et voilà tout !

Or que dit saint Columban dans son langage articulé, dans ce langage qui, à l'heure actuelle, est le seul enseigné dans nos écoles, avec quelque succès?

Saint Columban annonce des choses assurément désagréables à son interlocuteur.

La nouvelle que j'apporte, mironton, mironton, mirontaine, la nouvelle que j'apporte est pour vous affliger !

Et quand j'écris *désagréables à son interlocuteur*, ce n'est pas désagréables au moine, *réputé pour sa sainteté*, que je veux dire.

Le moine n'est pas, en effet, le véritable interlocuteur de saint Columban.

Le véritable interlocuteur de saint Columban, ce n'est pas le moine, c'est le pape Pie X, *qui devra bientôt fuir de Rome*.

Le moine est la feuille de papier sur laquelle saint Columban écrit sa lettre au pape ! Tout simplement !

Le moine est l'oreille à laquelle saint Columban confie ce que sa bouche devra répéter !

Voilà que je vais cette fois, par une incorrection d'autre genre, hiérarchiser la bouche à l'oreille !

Je suis persuadé que, malgré ces incorrections de style, et peut-être à cause d'elles, le lecteur comprendra ce que je veux dire, et beaucoup mieux que je ne le dis.

En effet, il n'est pas toujours aisé d'exprimer en style parfait les subtilités du langage des pierres qui suintent du sang, ou celles du langage de saint Columban.

Et, alors, une question se pose !

Pourquoi le moine ?

Pourquoi cette oreille et cette bouche, interposées entre saint Columban et le pape Pie X?

J'espère que le lecteur n'attend pas que je réponde comme çà tout de go à sa question.

Ce serait trop beau !

Je ne suis pas dans les secrets de saint Columban !

Je ne suis pas davantage dans ceux du pape Pie X !

Saint Columban et le pape Pie X ont autant de secrets pour moi, que l'image de Buenos-Ayres et la pierre de Pouzzoles.

Mais avant de répondre tout de go à la question :

« Pourquoi cette oreille et cette bouche entre saint Columban et le pape Pie X? »

Je puis observer que la position de cette question constitue, à elle seule, un phénomène des plus subjectifs.

Ce phénomène est encore plus subjectif que le suintement de l'image de Buenos-Ayres ou la liquéfaction du sang de saint Janvier.

Il est beaucoup plus suggestif, parce que le simple bon sens, le bon sens de Garo, celui de Sancho, suffit pour en tirer des conséquences indéniables.

En effet, le plus clair de cette interposition de l'oreille du moine entre saint Columban et le pape Pie X, c'est que l'oreille du moine est mise en pénitence.

Non par le pape Pie X, bien sûr !

Le pape Pie X est trop bon papa pour cela !

Mais par son Tristan Lermite, par le cardinal Merry del Val, autre oreille interposée entre celle de saint Columban et du pape Pie X.

Au reste, c'est presque toujours comme çà que finissent ces conversations.

Que ce soit entre saint Columban et le pape Pie X, ou que ce soit entre l'archange Raphaël et le roi Louis XVIII, c'est kif-kif.

L'oreille choisie par saint Columban ou par l'archange Raphaël pour aller faire leur petite commission au pape Pie X ou au roi Louis XVIII est une oreille *qui n'a pas de chance*.

J'écris *pas de chance*, à se tenir à l'opinion du vulgaire, qui raisonne des faits d'après les simples apparences.

Il est vrai qu'aux yeux des gens qui ne se tiennent pas aux apparences et qui se piquent de malice, ces gens *qui n'ont pas de chance* sont les plus heureux du monde : *Beati qui propter...*

Aux yeux de ces malins, le commissionnaire de saint Columban, qui est mis en pénitence par le cardinal Merry del Val, est une façon de martyr.

Et la menace du cardinal :

« Tu sais ! La prochaine fois que saint Columban te racontera que le pape Pie X ira à Bâle ! tu auras de mes nouvelles ! »

Cette menace a un double parfum de corps de garde et de sacristie qui, dans la bouche de l'illustre diplomate Merry del Val, correspond presque à l'illusion de l'odeur de sainteté.

Au reste, c'est de l'histoire ?

Ce n'est pas seulement le cas de saint Columban, du moine irlandais, du pape Pie X et du cardinal Merry del Val.

C'est aussi l'histoire de l'archange Raphaël, de Thomas Martin de Gallardon, du roi Louis XVIII et de son ministre de la police, l'excellent Decazes, précurseur de Merry del Val.

Ces gens-là raisonnent tous et gesticulent tous de la même manière.

On dirait des pantins sortis de la même boîte.

Ils jouent tous la même pièce.

Leurs costumes diffèrent.

Leurs noms ont changé.

Le cours des ans a modifié légèrement le milieu où ils dansent leur petite gigue.

Mais cette dernière est à peu près toujours la même.

C'est toujours le commissionnaire qui écope !

Qu'il soit moine irlandais anonyme ou Thomas Martin de Gallardon, le porteur de mauvaises nouvelles est mis en pénitence.

Quant à l'archange Raphaël, quant à saint Columban, on en est à se

demander ce qu'ils sont venus faire, puisque leur intervention se manifeste principalement par les contrariétés de leur commissionnaire :

« Heureux moine irlandais !

« Tu souffres pour la vérité et pour saint Columban !

« Cet étourneau de Merry del Val et ce serin de Pie X seront bien punis de leur légèreté, quand ils expieront en enfer leur aveuglement ! »

Ces malins sont des gens terribles.

On a beau leur dire après l'événement :

« Mais enfin le pape Pie X n'a pas été à Bâle, se réfugier au château des princes-évêques !

« Le pape Pie X n'a pas été finir ses jours à Armagh, en Irlande !

« Alors pourquoi prétendez-vous en vouloir au pape Pie X et au cardinal Merry del Val d'avoir mis en pénitence le porteur des ces bonnes nouvelles ? »

Les malins ont réponse à tout.

Ils trouvent des raisons à ces interventions miraculeuses de saint Columban et de l'archange Raphaël, interventions qui correspondent aux fiasci les plus éclatants.

Ces raisons sont de tous les temps !

Et c'est pour cela que j'y insiste.

Ainsi, dans le cas de Thomas Martin de Gallardon, sur lequel a épilogué M. Anatole France, l'archange Raphaël charge son commissionnaire d'annoncer des tas de malheurs.

Ces malheurs ne se sont jamais réalisés, dans la forme annoncée par l'archange.

Et c'est, ma foi, fort heureux !

Mais s'ils s'étaient réalisés ?

C'est là précisément qu'est la force du phénomène.

C'est l'HYPOTHÈSE de cette réalisation.

Ainsi, il est clair que si le pape Pie X se rend au château des princes-évêques de Bâle ; si le même pape Pie X va mourir à Armagh en Irlande, saint Columban ne se sera pas dérangé pour des prunes.

Là est toute la force du phénomène !

C'est le doute sur la réalisation !

Et ce doute profite au moine irlandais, quand il s'agit de l'amateur de merveilleux, de l'enfiévré d'images qui suintent un liquide rouge, du passionné spectateur du sang de saint Janvier qui entre en ébullition.

Et il est difficile de se soustraire complètement à cette ambiance, même pour celui qui juge cette soustraction opportune, raisonnable, utile, conforme à l'exercice de son juste arbitre.

L'ambiance, même en matière psychique, exerce une influence considérable sur l'individu.

Il est juste de remarquer que cette ambiance est assez variable.

Et je me souviens, à cet égard, d'une piquante constatation :

« J'ai visité Gallardon, trois quarts de siècle après la mission confiée à Thomas Martin par l'archange Raphaël.

« Les pratiques religieuses y sont médiocrement en honneur.

« C'est comme au temps de Martin !

« Le bonhomme voyait son curé, une fois l'an ; pas une de plus.

« En 1816, ils étaient quatre à Gallardon, à faire leurs Pâques.

« Il n'y en a pas beaucoup plus, en 1892.

« En 1891, la Toussaint, la fête la plus populaire à Gallardon, avait amené seize paroissiens à la grand'messe de la gracieuse église.

« La messe basse n'en avait pas amené un !

« Le vieux curé y avait remué la clochette aux sons argentins.

« Faute de clerc, il avait versé de ses mains vénérables l'eau et le vin dans le calice de son vicaire.

« La population de Gallardon est indifférente.

« Elle n'est pas antireligieuse.

« A Gallardon, les enfants sont baptisés : les défunts meurent, munis des sacrements.

« A Montlouet, à mille pas de l'Épaule de Gallardon, en allant à Bleury, changement à vue !

« La population est irréligieuse !

« Les enfants grandissent sans baptême !

« Là, défile maint enterrement sans prêtre !

« Le ruisselet d'ocre est le plus gros accident entre les deux agglomérations.

« Il n'est ni large, ni fameux !

« Il en faudrait dix comme lui, pour approcher de la Bidassoa !

« Trois mille pas après Montlouet, à Bleury, nouveau changement !

« Montlouet était irréligieux ! Bleury est dévot !

« Pourtant, Montlouet boit l'eau de la Remarde comme Bleury : l'un sur la rive droite ; l'autre, sur la rive gauche.

« Comment expliquer ces discordances qui frappent l'esprit, dans une promenade d'une heure ?

« La cause échappe au promeneur.

« Il ne dispose, ni des notions indispensables pour la découvrir, ni des documents nécessaires pour acquérir ces notions.

« Il en est des diverses familles, groupées autour du même clocher et

des divers individus groupés autour du même foyer comme des trois clochers : Gallardon, Montlouet, Bleury. »

A quoi bon poursuivre cette citation déjà longue de la lettre adressée à Anatole France par l'auteur de *Thomas Martin de Gallardon* ?

Elle suffit à caractériser les variations dont l'ambiance est susceptible même lorsque l'on borne son examen à un échiquier d'une lieue carrée.

Cela prouve que la résultante des ambiances d'une lieue carrée peut différer terriblement de l'ambiance de l'un de ses hectares !

Aux conditions ordinaires, climat, nature du sol, degré hygrométrique, altitude, température, s'en ajoute une purement psychique ; purement religieuse, si l'on veut ; qui dépend dans une certaine mesure des précédentes et qui, pourtant, paraît aussi s'en affranchir dans beaucoup de cas, bien qu'elle semble attachée au sol.

Bref, c'est toute une affaire que l'ambiance, au milieu de laquelle se produit la conversation de saint Columban avec le moine irlandais, ou l'entretien de l'archange Raphaël avec Thomas Martin.

Et cette affaire est loin d'être indifférente.

C'est ainsi que M. Anatole France explique l'exaltation de Martin par les prônes de M. La Perruque.

Et pourtant les documents authentiques relatifs à Thomas Martin, notamment celui qui porte la signature du Dr Pinel et du Dr Royer Collard ne mentionnent pas d'exaltation de Thomas Martin !

Tout au contraire, ces documents insistent sur le défaut d'exaltation du visionnaire !

Quant aux prônes de M. La Perruque, les mêmes documents authentiques ne leur attribuent pas des qualités particulières.

Mais, passons ! Tout cela suffit à prouver l'importance de l'ambiance quand il s'agit de phénomènes psychiques.

C'est, en effet, à cette ambiance que le grand historien de la *Vie de Jeanne d'Arc*, je dirai volontiers son admirable historien après l'incomparable Quicherat, rattache les phénomènes qui caractérisent le prophète de Gallardon.

Dans le cas des communications de saint Columban au moine irlandais, relatées par *le Courrier du Mexique*, l'ambiance est caractérisée par la crypte de l'église de Bobbio, où se trouve le tombeau du saint, par le *Collegio Irlandese* (je respecte la citation mexicaine) où il vit ; et aussi par l'incidente « qui jouit dans le Royaume-Uni d'une grande réputation de sainteté ».

Si l'on lit, en effet, entre les onze mots de ce qualificatif, on y découvre quantité d'ambiances, sans lesquelles cette réputation spéciale n'aurait jamais existé.

Et, à ce propos, je saurai gré au lecteur de la présente lettre qui aura eu

sous les yeux un document quelconque, relatif au moine irlandais dont parle le *Courrier du Mexique* et à l'apparition de saint Columban et qui m'en fera part.

Faute de pareil document, un doute grave plane sur l'authenticité du fait de Bobbio, raconté par un témoin de ... Mexico?

Et je me souviens d'un journal de Paris, pieux, grave, c'était l'*Univers*, qui raconta la découverte de l'arche de Noë sur les neiges du mont Ararat. C'était vers 1890!

Enthousiasme! Joie! Confirmation de la Sainte Bible!

Eh bien! Jamais l'*Univers* n'eut une ligne de rectification pour ce canard extraordinaire et pour les ambiances qui en avaient fait leur régal!

Juge un peu quand ce n'est pas un journal pieux! Et *le Courrier du Mexique* ne s'est jamais donné pour tel!

Quant à l'ambiance du miracle de Buenos-Ayres, de l'image du Sacré-Cœur qui est l'objet de ma précédente lettre, elle est caractérisée par les quatre documents: *Nacion, Fraternidad, Rebaudi, Zaniboni.*

Un cinquième document, le document *Vignas* est de nature à compléter de façon utile ces quatre sources.

La considération dont jouit le Dr Vignas, sa réputation de science, sa sérieuse autorité en théologie, son érudition font de son travail un élément important de l'étude de l'image de la Calle Pichincha.

Aussitôt que je l'aurai entre les mains, je me livrerai à son étude dans une troisième lettre, avec le même esprit d'impartialité et d'indépendance que j'ai employé pour les quatre précédents documents, c'est-à-dire en le reproduisant dans son intégrité et en conviant le lecteur à suivre pas à pas mon examen.

Et, au cours de cette étude, je ne manquerai pas, à chaque instant critique de cette ascension environnée d'abîmes, de m'appuyer sur le plus précieux des guides, *Le Discernement du Miracle*, par Saintyves, qui constitue le répertoire de règles logiques le mieux approprié, quand il s'agit de phénomènes qui mettent en défaut la raison des plus sages et des plus avisés.

DON PABLO

EXCELSIOR ! [1]

Par SOPHIE ROSEN-DUFAURE

Reportons-nous à trente ans en arrière et pénétrons, vers huit heures du soir, au premier étage d'une maison située passage des Deux-Pavillons tout au bout de la galerie de Valois, en plein Palais-Royal. Nous voici dans une vaste salle entièrement remplie par une société choisie, où les deux sexes s'équilibrent en proportions à peu près égales. A voir l'animation qui règne dans ce milieu, les fronts rayonnants, les lèvres souriantes, on devine une fête. Ce n'est cependant ni un concert, ni un bal, car nous sommes au siège de la Librairie spirite et de la Revue spirite. Bientôt nous serons renseignés. C'est à une importante séance que nous allons assister, à la séance solennelle organisée par la société scientifique d'études psychologiques pour la proclamation des lauréats du prix Guérin.

A une petite table, dressée sur une estrade en face du public, viennent prendre place M. Ch. Fauvety, l'éminent philosophe, Président de la Société scientifique et Mme Sophie Rosen-Dufaure. Après une courte allocution sur le but de la réunion, M. Fauvety donne la parole à Mme Rosen, qui, d'une voix bien posée, bien accentuée, donne lecture d'un remarquable rapport, dont la *Revue spirite* de 1881 a publié le texte intégral.

« L'un des plus fervents apôtres du spiritisme, dit-elle, un membre de notre société, qui noblement consacre sa vie et sa fortune à l'expansion de la vérité, un frère, dont la munificence peut seule égaler la modestie, l'honorable M. Guérin, domicilié à Villenave-de-Rions, Gironde, a fondé un prix de 3.000 francs destiné à la meilleure thèse sur l'histoire du spiritisme dans l'humanité. Voici le texte de son programme :

« Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, les « croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philoso- « phes sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications « entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appelons « la mort ; sur le retour à de nouvelles existences, soit sur cette terre, soit « dans quelques mondes sidéraux. »

On sait que le prix fut attribué par moitié à M. Rossi de Giustiniani, professeur de philosophie à Smyrne et à M. Eugène Bonnemère, l'auteur éminent des *Camisards*, des *Paysans, de l'âme et ses manifestations à travers l'histoire*, etc.

Mme Rosen-Dufaure termina son rapport par ces mots :

« Honneur donc au fondateur de ce concours, le vénéré M. Guérin, qui

(1) Édité à la Librairie Spirite au prix de 1 fr. 50.

en provoquant une effusion de lumières sur un point si controversé, contribue puissamment à placer le spiritisme dans sa véritable sphère, en lui faisant prendre rang parmi les sciences philosophiques d'où sortira la société nouvelle. Honneur aux pionniers vaillants de la noble vérité : A ceux dont les veilles silencieuses sondent les âges disparus pour en faire jaillir le soleil par excellence : l'instruction!

« Puisse, avec la permission divine, se lever bientôt sur ce monde encore obscur, le jour prédestiné où la vie et la mort révèleront pleinement ce qu'elles sont ; éclairés alors sur nos destinées immortelles, aidés par nos frères invisibles, mais présents et solidaires, nous travaillerons tous la main dans la main à notre transformation morale qui sera la rénovation de notre globe et son ascension parmi les demeures universelles ! »

Les applaudissements de l'auditoire saluèrent la fin de ce beau rapport, et M. Fauvety se leva pour adresser à Mme Rosen « les plus chaleureux remerciements de la société pour un travail si digne de tous éloges. »

Quelques mois plus tard, Mme Sophie Rosen-Dufaure était choisie par la Société pour la continuation des œuvres d'Allan-Kardec, pour assister comme déléguée, avec M. P. G. Leymarie, au premier Congrès de la Ligue de l'Enseignement, qui devait être présidé en séance solennelle par Gambetta, et elle réussissait à faire adopter une modification à l'article 2 des statuts de la Ligue.

A l'époque dont nous parlons, Mme Rosen-Dufaure avait pour collègues et confrères à la Société scientifique d'Études psychologiques MM. François Vallès, Inspecteur général honoraire des Ponts-et-Chaussées, prédécesseur de M. Fauvety à la présidence de la Société, Ch. Fauvety, Eugène Bonnemère, historien, l'ingénieur René Caillié, fils du célèbre explorateur, le poète Camille Chaigneau, le savant littérateur Eugène Nus, le peintre Hugo d'Alési, nos amis P. G. Leymarie et de Warroquier, Mme Rufina Nœggerath — nous en passons et des meilleurs, — et parmi les membres honoraires le colonnel Olcott, président de la Société Théosophique à Bombay, Mme Blavatsky, secrétaire général de cette société, le célèbre professeur Zœllner, le statuaire Cappellaro, auteur du buste et du monument d'Allan-Kardec, Jaubert vice-président honoraire du Tribunal de Carcassonne, etc.

De tous ces nobles penseurs que nous venons d'énumérer il n'en reste plus hélas! aujourd'hui, que deux, toujours forts, toujours vaillants: notre confrère et ami, M. Camille Chaigneau, le merveilleux poète des *Chrysanthèmes de Marie* et Mme Sophie Rosen-Dufaure.

Mais cette dernière nous a quittés depuis longtemps pour retourner dans sa patrie, un peu la nôtre aussi, puisqu'elle est celle de J.-J. Rousseau, en même temps que le berceau de toutes les libertés. Elle est à Genève. Naturellement sur son front les ans se sont appesantis, oh! mais bien légèrement,

puisqu'ils l'ont laissée charmante de cœur, toujours enthousiaste et plus jeune d'esprit. Comment s'est-elle donc fortifiée ? simplement en restant sur la brèche, au nombre des meilleurs et plus zélés défenseurs de notre cause. Mme Rosen a fait autrefois paraître dans notre Revue de nombreuses pages, où l'éloquence ne le cédait pas à l'intérêt ; elle a prononcé des discours, des allocutions, fait des conférences ; bref, elle s'est dépensée sans compter. En 1900, elle a écrit un volume destiné à la Jeunesse, *Voyage au pays des Idées*, dont nous aurons fait suffisamment connaître la valeur, en disant qu'il est aujourd'hui épuisé.

Actuellement l'active et vénérée octogénaire à qui nous pourrions décerner comme nous le fîmes pour « Bonne Maman », le titre mérité de doyenne des spirites, remplit de la façon la plus digne les fonctions de Présidente de la Société d'Études psychiques de Genève. Elle serait cependant en droit de jouir d'un repos bien gagné ; mais les âmes qui, comme la sienne, passent leur vie à faire une constante ascension intellectuelle et morale, n'éprouvent pas le vulgaire besoin du repos. Elles montent, montent sans cesse, et quand elles ont atteint les cimes, eh bien ! elles montent encore, plus haut, toujours plus haut. *Excelsior !*

Tel est précisément le titre du nouveau volume que vient de publier notre éminente sœur en croyance et qu'édite la Librairie Spirite.

En recommandant sa lecture à nos lecteurs, nous émettrons l'avis qu'il est intéressant pour les jeunes et les nouveaux venus de constater, par l'exemple d'une spirite de la première heure, l'allure saine et robuste, la marche sage et progressive que prend l'âme humaine nourrie pendant de longues années des vivifiantes doctrines du spiritisme.

Hâtons-nous d'ailleurs, d'ajouter que ce volume, qui n'a pas 100 pages, est sans prétentions. Ainsi qu'elle le dit elle-même dans l'épilogue: « En l'écrivant, l'auteur n'a visé qu'à provoquer de sérieuses réflexions sur les sujets indiqués et à établir la filiation d'idées qui doit en faire aisément un tout homogène et coordonné. C'est donc au lecteur de compléter ces données et ce ne lui sera pas difficile, car elles se relient logiquement entre elles et appellent ainsi les considérations destinées à les éclairer. Les magnificences que j'eus le bonheur de contempler mentalement et d'où surgirent les conclusions ci-énoncées, furent en ma conscience un nouveau pas franchi par le spiritisme sur la voie lumineuse du Progrès. Tout m'apparut harmonisé dans la Justice et l'Amour divins. Les erreurs, les catastrophes, les cruautés, les crimes, les douleurs de toute sorte ne furent plus à mes yeux que le creuset gigantesque ou l'âme, d'abord à l'état latent, germe, s'élabore, longtemps inconsciente, mais nécessairement stimulée *par la souffrance*, — seul élément efficace de son évolution, — de progrès en progrès, prend possession d'elle-même pour, au temps marqué, s'élancer triomphante, vers des sphères plus

parfaites où l'amélioration supérieure, s'effectuant sur des êtres déjà évolués et dépouillés de leurs scories premières, s'accomplit sans catastrophes et même sans douleur. Condition irréalisable aux premières phases de l'existence. Mais la parole humaine demeure impuissante à traduire l'admiration, la joie, la reconnaissante adoration dont l'âme est saisie, en s'assimilant ces consolantes lumières dans leur infinie majesté. »

A ces lignes admirables nous nous en voudrions de rien ajouter. Que l'auteur reçoive donc notre plus cordiale approbation et l'hommage de notre profonde reconnaissance.

ALGOL.

VISIONS

Vision collective de figures astrales,

Relation extraite de la « *Zeitschrift für Spiritismus* » du 10 septembre 1910.

Il y a environ de sept à huit ans qu'un groupe de jeunes gens des deux sexes s'étaient réunis, pendant la semaine de l'Avent, dans une maison amie Kleinbressel (Silésie autrichienne). Ils passaient la veillée aussi agréablement que possible, en chantant en chœur et en devisant gaiement, pendant que les uns et les autres s'occupaient de menus travaux de décortiquage et filage de chanvre.

Il pouvait être plus de minuit, lorsque le groupe songea à se séparer ; les premiers venaient de franchir la porte, attendant sur la route les derniers partants, lorsqu'ils aperçurent de sept à neuf figures lumineuses, très nettement apparentes, qui flottaient très gracieusement au-dessus de leurs têtes. Cette vue de physionomies humaines, brillant d'un éclat spécial, leur arracha spontanément un cri d'admiration et de surprise à la fois. La vision mystérieuse dura pendant cinq bonnes minutes. Aux exclamations poussées par les premiers témoins de cette scène, les autres accoururent, et à leur tour, émerveillés, purent constater les détails de ce phénomène extraordinairement troublant, qui, peu à peu, perdit de son intensité, jusqu'à ce qu'il disparût définitivement à leur vue. « Ce sont assurément des saints que « nous venons de voir s'écrièrent-ils à l'unanimité, sous l'impression d'une « pensée communément partagée. Elles étaient trop belles et trop séraphi- « ques, pour qu'il pût en être autrement. »

Aujourd'hui encore, tous ces témoins racontent avec enthousiasme les incidents inoubliables du superbe et merveilleux spectacle qu'il leur fût

donné d'admirer si à l'improviste. Ils étaient vingt spectateurs, qui, à l'heure actuelle, n'hésiteraient pas à souligner l'authenticité de ce fait mystérieux et inexpliqué, de leur témoignage spontané, si besoin en était.

Pour la traduction P. H.

De la persistance de la vie après une exécution à mort.

Dans le but d'étudier les impressions ressenties par un condamné à mort avant et aussitôt après la décapitation, l'artiste peintre belge Wiertz (auquel l'on doit la création du Muséum portant son nom, à Bruxelles) se prêta à l'expérience très curieuse relatée par la *Württemberger Zeitung* et insérée dans la *Zeitschrift für Spiritismus*.

Environ dix minutes avant l'exécution et dans le voisinage immédiat de l'échafaud, il se soumit à l'action magnétique d'un puissant magnétiseur, qui, par suggestion, devait amener chez lui une identification aussi complète que possible avec le patient.

Il ressentit tout d'abord une oppression inexprimable, qui augmenta rapidement d'intensité, suivie aussitôt d'une excitation nerveuse inouïe qui se manifesta par un tremblement qui secoua son corps entier. Au moment où le couperet fatal fit son œuvre, une convulsion indéfinissable contracta violemment tout son être, et le coup lui produisit l'impression d'un éclat de foudre instantanément suivi d'une déflagration formidable. Questionné par les expérimentateurs qui l'assistaient, il affirma par ses réponses que la tête continuait à penser et conservait sa sensibilité, après la décollation ; qu'elle voyait les témoins proches de son lieu de supplice, et que la douleur physique qu'il ressentait était telle, qu'il demandait en grâce d'être rapidement achevé. Plus de deux minutes après l'exécution, le sujet magnétisé se contractait encore convulsivement, en suppliant de mettre fin aux souffrances inouïes qu'il ressentait.

Et ce n'est qu'après trois minutes que le trépas se trouva consommé définitivement.

Wiertz paya cher sa curiosité ; car, peu après l'effrayante expérience à laquelle il s'était prêté, il tomba gravement malade, tant l'ébranlement général avait été profond dans tout son individu.

Après sa convalescence, il entreprit de traduire par son pinceau cette phase extraordinairement atroce, qu'il avait vécue, et exécuta un tableau des plus suggestifs de la scène sous la rubrique : Pensées et visions d'une tête après la décollation. Ce tableau existe encore au Muséum mentionné plus haut et est des plus impressionnants pour le visiteur. Il représente un amoncellement de corps humains privés de tête, dans des attitudes contorsionnées

de l'effet le plus saisissant : convulsions sataniques les plus inattendues, avec la note sanglante copieusement rendue. — Émile Lavaley, en publiant peu après la mort de l'artiste, en 1865, la biographie du défunt, fit mention de cette expérience de suggestion et fit paraître, *in extenso* les demandes et réponses sténographiées qui furent faites séance tenante.

L'auteur exprime la conviction qu'il n'y a pas de doute pour lui, quant à la persistance de la vie chez l'individu décapité, pendant une durée de trois minutes après l'exécution, durée pendant laquelle la tête tranchée continue à penser, sentir et surtout souffrir.

***

Le compte rendu ci-dessus me remet en mémoire une histoire identique, qui m'a été maintes fois racontée par mon père, qui eut l'occasion d'occuper une des premières places, lors de l'exécution d'une femme d'un certain âge : la Vve Sœllner.

Convaincue d'assassinat par empoisonnement, la malheureuse avait été condamnée à subir le supplice de la hache. L'exécuteur venait de trancher la tête de la condamnée, et de la main, avait saisi la tête tranchée, qu'il tenait par la chevelure dénouée, lorsqu'un médecin, intéressé expérimentalement à se rendre compte si, après l'exécution, il restait encore plus ou moins de vitalité dans la tête, s'approcha du billot. Par trois fois il interpella, dans l'oreille, la tête, en ménageant un certain intervalle entre chacun des appels, et à chacun de ceux-ci, toutes les personnes présentes virent les yeux et la bouche s'ouvrir et la langue se mouvoir dans cette tête affreusement mutilée.

Tous les témoins de cette scène horrible furent convaincus que le coup de hache n'avait pas anéanti instantanément tout sentiment de vie et de conscience, puisque tous purent voir que les paupières se relevaient, que le regard se dirigeait du côté de l'appel, et que la langue remuait comme si elle cherchait à articuler un son. Cette manifestation tenace de la vie dura près de cinq minutes.

Tous les détails de cette impressionnante exécution restèrent inoubliablement gravés dans la mémoire de mon père.

PALMER.

Pour la traduction : P. H.

Extrait de la Presse Quotidienne (*Zeitschrift für Spiritismus*).

Une voix autorisée de l'Au-delà

Nous lisons dans le *Lokalanzeiger* de Berlin, l'article suivant qui a paru dans les feuilles anglaises du jour.

Londres, le 9 septembre 1910. — Ce que l'éminent professeur Lombroso

n'avait pu réaliser de son vivant, vient d'être obtenu (à en croire les dépêches récentes de New-York) par son illustre collègue : le professeur William James, concernant une manifestation probante de la survie, à laquelle le grand criminaliste se serait engagé formellement *ante mortem*.

William James occupe la chaire de psychologie à l'Université de Harvard, en même temps qu'il est le fondateur de la société américaine des Spiritualistic Research.

Cette société a pour but exclusif d'étudier et de rechercher dans ce domaine si peu exploré encore, la vérité pure, en dehors des phénomènes, quelque peu élémentaires et primitifs, qui n'intéressent que les amateurs de séances tabulaires et autres du même genre.

Peu avant sa mort Lombroso avait promis, par engagement sur parole, de se manifester de la région mystérieuse de l'Au-delà.

Or, d'après les renseignements émanant de différents centres éloignés des États-Unis, il serait un fait acquis que les lois mystérieuses qui régissent l'Au-delà auraient permis la réalisation de cette manifestation pour le professeur James.

M. Ayer, président de l'Union du Tabernacle Spirituel, à Boston, aurait eu, à son tour, la faveur de recevoir un message du savant défunt, qui d'ailleurs avait été son ami personnel.

Cette communication a été obtenue par l'intermédiaire d'une dame, médium favori et aimé de ce centre de groupement.

La communication écrite de l'éminent professeur portait textuellement ce qui suit : « Paix pour moi et l'humanité entière ! Je me suis éveillé à une « vie nouvelle, qui dépasse entièrement tout ce que mes plus hardies con- « ceptions, sur terre, avaient pu entrevoir ! Dites bien à mes frères, que je « leur fournirai une preuve d'identité incontestable, dès que je pourrai me « manifester avec moins d'entraves et avec plus de certitude. Je ne saurais « assez déclarer, pour l'heure, combien il est difficile de faire pénétrer dans « votre plan mortel de la terre, un lien de communication partant de notre « sphère de lumière. Je suis astreint à étudier tout un monde ignoré et à « me familiariser avec des lois nouvelles ! »

Enfin et d'autre part, le *Daily Telegraph* a été avisé que plusieurs autres communications identiques, quant au fond, avaient été dictées par le professeur décédé, à des médiums domiciliés dans diverses localités des plus éloignées du Royaume-Uni.

Pour la traduction : P. H.

Madame Annie Besant et les phénomènes psychiques

Intéressant rapprochement du Spiritisme et de la Théosophie.

M^me^ Besant étudie ensuite en détail (1) « jusqu'à quel point la Société a suivi les mêmes phases que les autres religions ». Les phénomènes se sont atténués jusqu'à disparaître presque entièrement à un moment donné. « Deux causes amenèrent ce résultat : 1° la répugnance profonde que montrait H. P. Blavatsky elle-même à continuer à s'exposer aux attaques dirigées contre sa bonne foi. Elle était si décriée et *calomniée*... que lorsque son maître la releva du lit de souffrance qui aurait pu être un lit de mort... elle posa cette condition qu'elle ne serait plus obligée de produire des phénomènes du genre de ceux qu'elle avait auparavant accomplis... L'autorisation lui fut donnée. Quel que fût son courage, elle recula devant la tempête d'outrages qui avait éclaté sur elle. » L'autre cause fut l'émoi qui s'empara des membres de la S.T., en présence de la démence des calomniateurs.

H. P. Blavatsky resta quelque peu isolée. « Elle se plaint que les écrits de la Société changèrent de caractère ; qu'ils n'étaient plus occultes et pleins des vérités de l'Invisible, mais qu'ils étaient devenus purement philosophiques et métaphysiques, que sa propre revue s'était détournée de son occultisme des débuts, et se bornait à des articles adressés au seul intellect. Elle s'écrie dans une de ses lettres : « Quoi que vous puissiez dire c'est sur mes phénomènes que la Société Théosophique fut fondée. Elle fut édifiée au moyen de mes phénomènes. » C'est alors que lui furent adressées les paroles suivantes de son Maître, conservées dans une des notes laissées à la Société : « La Société s'est arrachée à notre influence. »

« La Société marcha dans sa voie nouvelle et il en est beaucoup pour dire ; « C'est une voie meilleure. Il est préférable que ces faits anormaux passent à l'arrière-plan et ne soient plus offerts à un monde sceptique et méprisant ; que nous nous en tenions à notre littérature présente, sans chercher à l'étendre par une étude nouvelle où des moyens anormaux sont nécessaires à l'accroissement de la Science. Mieux vaut nous reposer sur ce que nous avons et ne point essayer d'y ajouter. Un grand nombre de nos membres adoptent cette opinion et c'est une opinion parfaitement raisonnable et qui doit avoir sa place dans la Société Théosophique, une opinion utile en ce qu'elle corrige heureusement la tendance à une illégitime crédulité qui, sans elle, risquerait de régner sans conteste. Car la vie de la société dépend d'une grande variété d'opinions. »

(1) Les Maîtres, p. 120 et s.

Nous regrettons avec Mme Besant que l'opinion qui réprouve l'expérimentation ne soit pas seulement une opinion, mais l'opinion de la très grande majorité des membres, et en somme, la nuance actuelle de la Société. Or, l'expérimentation est la base de l'édifice et de même qu'il n'y a pas de religion supérieure à la vérité, il n'y a pas d'opinion partielle supérieure à la synthèse de vérité et de vie.

(*A suivre*).

***

Les sciences psychiques et la paix

En toutes choses il faut considérer la fin. Le but de nos études, l'orientation de nos doctrines sont essentiellement pacifiques. L'élaboration d'une conscience nouvelle, qui résultera de la propagande grandissante des sciences psychiques, aura pour effet d'édifier, peu à peu, une société où l'idéal de la paix, féconde et bienfaisante, éclipsera, de plus en plus, les épopées sanglantes inscrites dans l'histoire de l'Humanité. Aussi la Confédération Encyclopédique des spiritualistes et des matérialistes dans l'unité de la Vérité: Union Eclectique Universaliste, contralise-t-elle une partie de ses aspirations et de ses efforts sur l'une des Sociétés adhérentes, l'École de la Paix, qui figure au comité de propagande, et qui vient d'être décrétée: Enseignement Supérieur Libre.

Les cours sont indiqués par voie d'affiche. Le nôtre aura pour objet cette année: l'organisation de la paix au xxe siècle.

C'est l'École de la Paix qui a organisé *la Pétition contre l'Imagerie criminelle* pour laquelle une conférence va être faite.

Nous engageons nos frères à répondre à cette initiative utile, le vrai spirite étant nécessairement pacifiste. Des projections feront passer devant leurs yeux les illustrations sanglantes d'affiches, de revues, qui cherchent, par l'excitation de la plus basse et de la plus abjecte curiosité, une réclame inavouable, dont commence à s'émouvoir l'opinion publique. C'est un danger pour la jeunesse.

Paul Nord.

Sous la Présidence d'honneur

de M. Émile Boirac,

Recteur de l'Académie de Dijon,

Président du Comité de linguistique et de l'Académie esperantistes.

ESPERANTA PSIKISTARO

Union internationale d'Études psychiques, par l'Espéranto

(Hypnotisme, Magnétisme, Télépathie, Spiritisme, etc.)

Sous le titre de *Esperanta Psikistaro* (*psikist-ar-o*, groupement de psychistes), il est fondé une Union internationale, qui se propose d'utiliser la langue auxiliaire Espéranto, pour étudier internationalement le domaine, de jour en jour plus important, du psychisme (phénomènes, documents, et facultativement théories).

L'Esperanta Psikistaro s'adresse à tous les espérantistes qui sont en même temps psychistes, soit hypnotistes, soit magnétistes, soit télépathistes, soit spirites, etc.). *L'Esperanta Psikistaro* s'adresse aussi à tous les psychistes qui voudront bien devenir espérantistes.

Il est permis de prévoir un temps futur où chacune des diverses catégories de psychistes pourra organiser sa propre fédération internationale par l'Espéranto. Mais pour l'heure actuelle il est bon que toutes les forces des psychistes espérantistes s'unissent en un même faisceau, pour enraciner fondamentalement la puissance d'internationalité et de généralisation que l'Espéranto, comme langue auxiliaire internationale, est capable d'apporter à toutes les études psychiques.

PROGRAMME

Première Partie. — Action immédiate.

1. — Faire appel aux espérantistes psychistes par des annonces dans les organes espérantistes.

2. — Faire appel aux psychistes de tous les pays, par des circulaires en langues nationales, et, quand il sera possible, par des articles dans les organes psychistes de ces divers pays.

3. — En conséquence, organiser des cours d'Espéranto dans les sociétés psychiques.

4. — Les organisateurs de ces cours sont priés de se faire connaître et de communiquer des informations au Secrétaire du Comité d'Initiative, au sujet de leurs travaux et des résultats obtenus.

5. — Les adhérents sont priés de communiquer au Secrétaire les noms des personnes qu'ils connaîtront comme les plus zélées et les plus compétentes, dans le but de dresser une liste de dévouements éclairés et de préparer ainsi la future élection d'un Comité régulier.

6. — Cette élection aura lieu dans un Congrès spécial, à l'occasion du prochain Congrès espérantiste international, dans la ville du Congrès. (Le Congrès espérantiste de 1911 se tiendra à Anvers.)

7. — Dans le dit Congrès spécial, on statuera plus en détail sur l'organisation administrative de l'*Esperanta Psikistaro*, sur la constitution des divers centres et leur rattachement.

8. — En attendant, les adhérents sont priés de communiquer au Secrétaire toutes idées capables de perfectionner le programme. Ces idées seront l'objet d'un rapport (ou de rapports), dont il sera donné connaissance dans le Congrès spécial.

9 — Jusqu'aux décisions du Congrès spécial et à l'élection du Comité régulier, le montant de la cotisation due par les adhérents est facultatif, mais ne peut être inférieur à 1 franc. Envoyer à M. A. Stas, secrétaire du Comité d'Initiative, 25, rue Saint-Antoine, Anvers (Belgique).

Deuxième Partie. — But à poursuivre.

A part les articles ci-dessus, déjà en voie de réalisation, le Comité d'Initiative compte sur la pleine approbation des espérantistes-psychistes quant aux points suivants, qui préciseront le but et les travaux futurs de l'*Esperanta Psikistaro* :

1. — Colliger toutes informations importantes relatives aux événements d'ordre psychique (faits spontanés ou résultats d'expérimentations).

2. — Réunir une collection de documents divers, qui seront exposés au Congrès spécial.

3. — Procéder à la préparation d'un « psikisma vortaro » (vocabulaire du psychisme en Esperanto), soit par des communications au secrétaire, en vue d'un rapport à présenter au Congrès spécial, soit, ultérieurement, par des articles dans l'organe dont il va être question (art. 6).

4. — Établissement du « psikisma vortaro »; décisions à ce sujet dans le Congrès spécial.

5. — Chaque année aura lieu un Congrès spécial de l'*Esperanta Psikistaro*, à l'occasion du Congrès espérantiste, dans la ville du Congrès.

6. — Fondation d'un journal ou d'une revue (portant pour titre, par exemple : « Espero Psikista » ou « Internacia Psikisma Revuo »).

7. — Édition (dès qu'il sera possible) d'ouvrages originaux sur le psychisme en langue Esperanto.

8. — Traduction en Esperanto et édition (si possible) des ouvrages sur le psychisme qui sont les plus estimés dans les divers pays (1).

9. — Par l'effet de ces travaux et d'autres qui les compléteront, répandre de plus en plus la lumière sur la réalité et l'importance des faits psychiques, lesquels, à quelque point de vue qu'on les considère, agrandissent remarquablement le cercle des connaissances humaines, et viennent contribuer, de même que l'Esperanto, à l'élargissement des horizons dans toute l'Humanité.

***

Pour la France, on peut adresser les adhésions ou les demandes de renseignements à M. J. Camille Chaigneau, l'un des initiateurs, 6, rue de Douai, Paris. — Mais les cotisations doivent être envoyées à M. A. Stas, 25, rue Saint-Antoine, Anvers.

***

M. J. Camille Chaigneau offre de faire un petit cours gratuit et amical d'Esperanto, soit au siège d'une société, soit chez lui, 6, rue de Douai.

En cas d'adhésion prière d'informer à l'adresse ci-dessus. Il pourra être choisi un jour par semaine, dès que le nombre des adhésions sera suffisant

CONFÉRENCE

Société française d'étude des phénomènes psychiques.
57, *Faubourg Saint-Martin, Paris.*

Le Conseil d'Administration de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* nous adresse des invitations que nous tenons à la disposition de nos lecteurs pour une conférence qui sera faite sous la présidence de M. Gabriel Delanne, président de la Société, par M. Eugène Philippe, vice-président de la Société, sur *la Possession démoniaque de Nicole de Vervins*, le dimanche 11 décembre 1910, à 2 heures de l'après-midi, dans la salle des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes.

Les portes seront ouvertes à 1 h. 1/2 et fermées à 2 heures.

(1) Cet article et le précédent ont reçu, en petit, un commencement d'exécution par la publication récente de la brochure portant également pour titre « *Esperanta Psikistaro* », éditée par les soins de la *Fédération spirite belge*.

Œuvre des Enfants à la Montagne

« L'étranger qui descendrait la grande rue de Saint-Étienne, un matin des premiers jours de juillet, serait très surpris de voir un grouillement inaccoutumé d'enfants et de femmes sur les marches et sous le péristyle de l'Hôtel de Ville.

« Et, s'il demandait à un passant ce que signifie ce rassemblement extraordinaire de petites têtes brunes et blondes, il recevrait cette réponse : « Ce sont les *Enfants à la Montagne*. »

« On lui raconterait que, pendant les mois de mai et de juin, trois fois par semaine, les parents amènent leurs enfants, pour les faire inscrire, dans une salle mise à la disposition du secrétaire général par la municipalité ; qu'ils payent un droit d'inscription de un franc par enfant et s'engagent à verser, en deux ou trois fois, une cotisation en rapport avec leurs ressources, moyennant quoi, dès les premiers jours d'août, on amène tous ces enfants dans la région du Mezenc, pour les redescendre vers le 15 ou 18 septembre.

« On lui dirait encore, à cet étranger, qu'il arrive précisément un matin des trois jours consacrés à la visite médicale, et que là-haut, dans la grande Salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville, se trouvaient, il y a un instant, dix à douze docteurs qui examinaient sérieusement et conseillaient tous ces petits bonshommes et toutes ces fillettes ; on ajouterait enfin que maintenant les dames qui ont aidé à faire passer ce petit conseil de révision compulsent les notes qu'elles ont prises sous la dictée des médecins, en regard du nom de chaque enfant, et les font passer au secrétaire général qui, dans un instant, va faire rentrer toutes les mères pour leur indiquer le résultat de l'examen, prier celles dont les enfants sont atteints de maladies ou d'infirmités graves de rester, et donner à toutes des conseils d'hygiène physique et d'hygiène morale. »

Un mois après, le 1er août par exemple, les mères, portant toutes sous le bras un paquet enveloppé dans une toile grise, avec de grosses lettres brodées en fil rouge ou écrites à l'encre noire, pénètrent dans cette même Salle des Fêtes, les unes après les autres, suivies de leurs enfants. Ceux-ci sont arrêtés au passage par un docteur qui, rapidement, s'assure qu'ils ne sont atteints ni d'affection de la peau, ni de maladie du gosier.

« Cette inspection ne dure qu'un instant, et l'enfant continue sa marche avec sa mère ; mais il est bientôt arrêté par une jeune fille qui épingle sur sa poitrine un morceau de carton rond, portant son nom, son numéro matricule, et une couleur différente, selon l'endroit où il doit se rendre.

« Un peu plus loin, un monsieur le fait monter sur une bascule, et lui remet un morceau de papier sur lequel est inscrit son poids.

« De là, l'enfant se rend avec sa mère dans la partie de la salle où se trouvent suspendus des drapeaux de la même couleur que sa cocarde en carton. Là, des dames prennent le trousseau, l'examinent, s'assurent qu'il contient tous les objets nécessaires et, cette inspection terminée, le petit paquet est cousu et placé dans un grand sac, sur lequel on épingle la couleur de la cocarde et du drapeau.

« Le lendemain, à 5 h. 1/2 du matin, rendez-vous dans la gare de Chateaucreux. En arrivant l'enfant va se placer sous les drapeaux de sa couleur. Des jeunes gens et des jeunes filles portant sur l'épaule un flot de ruban de la même couleur le reçoivent, pointent sa présence et à 6 h. 1/4, tous les groupes étant formés, le secrétaire général donne l'ordre du départ. Chaque groupe, drapeaux en tête, surveillants devant, sur les côtés et derrière, passe sur les quais de la gare et monte dans les wagons réservés.

« A 7 heures moins 20 le train part pour Dunières où il arrive à 8 h. 45. Les groupes se forment drapeaux en tête, surveillants devant, par côté et par derrière, tout le petit régiment sort de la gare et se rend par trois bataillons dans trois hôtels de Dunières, à la porte desquels se trouvent plantés les drapeaux dont les couleurs indiquent les enfants qui sont attendus.

« Rapidement on sert une soupe au lait et, les voitures s'étant avancées, on case tout ce petit monde dans de grandes diligences, traînées par trois forts chevaux.

« Sur un signal du secrétaire général, toutes les voitures, au nombre de quinze, s'ébranlent, tandis que celui-ci reste le dernier avec un médecin et suit, sur une voiture légère, afin de pouvoir rapidement se porter sur tous les points de la caravane où sa présence et celle de l'homme de l'art seront nécessaires.

Dès qu'on est arrivé à destination, on se rend tantôt à la Mairie, tantôt à l'Église, tantôt au Temple, selon les localités. « Les enfants sont immédiatement remis aux parents nourriciers, car ils sont déjà placés, grâce aux soins de nos dévoués collaborateurs de la Haute-Loire. Surveillants et surveillantes se hâtent vers l'auberge ou l'hôtel de l'endroit pour se restaurer, car ils doivent redescendre encore, le soir, à Dunières, où le lendemain matin on leur amènera, pendant trois jours, 400 enfants qu'il faudra conduire dans les villages où on les attend.

Les enfants restent dans la Haute-Loire jusqu'au 15, 17 et 18 septembre

Le retour s'effectue de la même façon que le départ.

Dès l'arrivée en gare de Chateaucreux, les enfants sont rendus dans le plus grand ordre à leurs familles et amis qui les attendent avec impatience.

Il se passe chaque fois des scènes touchantes; et, quand tout est fini, « les surveillants se retirent fatigués, harassés, heureux d'avoir joué un rôle dans cette espèce de conte des *Mille et une Nuits* où tout est réel, tout est vrai et qui se renouvelle d'année en année avec la régularité d'une institution définitivement établie.

« Tel est le fonctionnement de l'œuvre des *Enfants à la Montagne*. Rien de plus simple, comme on peut le voir. Tout se passe avec un ordre parfait : jamais d'enfant perdu, jamais d'accident. Toutes les précautions sont prises, du reste. Les enfants sont assurés contre les accidents; le médecin a sa pharmacie portative; des instructions sévères et minutieuses sont données aux surveillants, surveillantes et aux cochers, et les enfants sont si bien encadrés, et le système des cocardes, des drapeaux et des flots de rubans, est si facile à comprendre par la vue, que nos petits montagnards passent sans la moindre difficulté des mains de leurs parents, à Saint-Étienne, aux mains de leurs parents nourriciers, dans la Haute-Loire. »

Tous ces détails nous les avons puisés dans une brochure (1) due à la plume de M. Louis Comte, secrétaire général et fondateur de cette œuvre profondément généreuse et morale.

L'œuvre des *Enfants à la Montagne* n'a pas cessé de suivre une marche ascendante. A ses débuts, en 1893, elle comptait 52 petits colons, en 1901 : 1382.

M. Comte a soin de protester qu'il n'a rien inventé. Ce qu'il a essayé de faire à Saint-Étienne, on le pratiquait en Suisse depuis fort longtemps. Le pasteur Bion, de Zurich, avait le premier réalisé cette idée si touchante de procurer aux enfants pauvres, en été, un peu de cet air vivifiant qui jusqu'alors semblait être le monopole des enfants riches et des petits campagnards. De la Suisse l'idée passa en Allemagne, puis en Norvège, en Espagne même, et vint en France en traversant l'Alsace.

Plusieurs sections de cette œuvre se sont fondées dans divers départements et sont devenues prospères. Mais il est à souhaiter que chaque département, chaque grande ville, chaque centre ouvrier important ait la sienne.

Le professeur Landouzy, dans sa préface de la brochure de M. Comte a pu lui dire à juste raison : « Votre œuvre, monsieur, est plus encore qu'une œuvre d'hygiène thérapeutique mise au service des enfants déshérités des villes industrielles, c'est une œuvre d'hygiène morale, puisque votre œuvre vous est une manière de prêcher la solidarité, comme on prouve le mouvement en marchant.

« N'est-ce pas prêcher la solidarité (par le but et les résultats de l'*Œu-*

(1) Prix: 1 franc. On peut se la procurer au Comité de l'*Œuvre des enfants à la Montagne*, à Saint-Étienne.

vre des Enfants à la Montagne) qu'éveiller chez tous ceux qui vous liront le sentiment de responsabilité morale et matérielle qui s'établit entre tous les individus d'une même cité et d'une même corporation auxquels vous apprenez que, dans le bien comme dans le mal, dans la santé comme dans la maladie, nous sommes tous solidaires les uns des autres, et que la santé morale et physique de chacun ne saurait être faite que de la santé de tous ? »

Cette œuvre se recommande d'elle-même à nos lecteurs. Qu'ils nous aident donc à la propager, de tous leurs moyens, de toutes leurs forces.

Dans notre prochain numéro, nous reviendrons sur ce sujet important pour en signaler encore divers points des plus intéressants.

(*A suivre.*)

Mémoires sur les sciences occultes

Par **Schopenhauer.**

Œuvre inédite, traduite par G. Platon

Schopenhauer, philosophe allemand, mort en 1860, vécut, rapportent ses historiographes, en misanthrope et se fit le théoricien du pessimisme. Ses ouvrages, peu lus de son vivant, ont eu depuis un grand retentissement. Th. Ribot a publié *La philosophie de Schopenhauer*, et nous possédons, la traduction de plusieurs ouvrages de ce philosophe par A. Burdeau, professeur agrégé de philosophie, ancien élève de l'École normale supérieure, entre autres : *Essai sur le libre arbitre*, *Le Monde comme volonté et comme objet de représentation*, *Le fondement de la morale*.

Dans la note qui précède sa traduction de ce dernier volume, M. Burdeau nous dit que le système de Schopenhauer « dirigé tout entier vers la pratique, et qui pour se réaliser a besoin du consentement de l'univers entier, légitimait à ses yeux son désir de popularité », et que « pour la conquérir jamais il ne négligea rien ». Cependant ses efforts furent loin d'être couronnés de succès, de son vivant du moins.

Mais laissons parler le traducteur du nouvel ouvrage que nous présentons au public, et citons quelques passages de sa préface :

« Schopenhauer n'est pas un occultiste. Schopenhauer est un philosophe, un homme d'étude, un critique, un de ces hommes qui aiment mieux voir agir les autres qu'agir eux-mêmes, un de ces esprits sincères et curieux qui ne se scandalisent pas, ne se troublent pas des manifestations rares et extrêmes de la vie, sachant que tout a une raison et qu'il n'est pas de trop de

toute notre intrépidité pour nous faire tant bien que mal une idée bien insuffisante du mystère des choses...

« Tous ceux qui le connaissent savent que ce philosophe, auquel on ferait volontiers une réputation d'humour fantasque et de caprice, a été un des penseurs les plus consciencieux de notre temps, incapable de déserter pour n'importe quelle raison : peur ou respect humain, un devoir intellectuel quelconque et de ne pas pousser la sincérité jusqu'au bout. La devise de sa vie a été celle de son principal ouvrage « Le monde comme représentation et volonté » *Vitam impendere vero ;* et on sait aussi comment il n'a pas eu assez de dédain pour ces « philosophastres » qui ne voient dans la philosophie qu'une façon de prendre le vent et de faire au mieux leur chemin dans le monde.

« Notre philosophe ne devait donc pas reculer devant l'obligation d'envisager ces questions (magnétisme, magie, apparition des esprits) en face et d'y répondre. Et il y a répondu, en effet.

« A la question : la magie, la sorcellerie est-elle possible? il a répondu sans ambages : Oui ; la magie, la sorcellerie est possible. Oui, on peut se rendre coupable de meurtres invisibles. Il est bien vrai que la volonté agit meurtrièrement à distance ; le mauvais œil est une réalité ; l'envoûtement une réalité...

« A la question qui nous touche non moins de près : qu'est-ce qui fait notre destinée? qu'est-ce que cette fatalité qui dispose à notre insu des événements de toutes sortes à travers lesquels notre vie se déroule et qui nous conduit à notre insu vers des buts qui semblent voulus par une intelligence supérieure et prévoyante? Schopenhauer répond : c'est le dieu qui habite en nous, qui est nous-même... C'est le démon de Socrate, ce sont les voix de Jeanne, la Bonne Lorraine, ce sont les voix profondes qui nous hèlent comme elles hélaient Hamlet. »

Dans le troisième mémoire : *Essai sur l'apparition des Esprits et ce qui s'y rattache*, « le disciple de Kant fait un pas de plus et ose déclarer possible, au nom de la saine méthode et de la spéculation sérieuse, cette chose formidable, les apparitions d'Esprits, une certaine communion des vivants et des morts. Le vieil Hamlet a pu apparaître à son fils, et c'est bien l'ombre de Banquo, Banquo lui-même qui oppresse son meurtrier, Macbeth... Et c'est, du coup un grand lambeau des voiles qui nous dérobent le mystère des choses, qui tombe...

« Pourquoi donc cette philosophie occultiste de Schopenhauer n'est-elle pas connue? On a fait connaître au public son sentiment sur les femmes ; on avait besoin de savoir comment elles l'avaient traité. On lui a livré ses *Maximes et aphorismes de Sagesse pratique*. Tous ses grands ouvrages didac-

tiques ont été traduits, il y a longtemps. Seuls nos trois courts mémoires sont restés à attendre leur traducteur. Pourquoi ?

« C'est qu'ils représentent le point brûlant de la philosophie : les vérités qui gênent. Nous sommes à une époque qui n'aime pas qu'on la dérange... »

Quel est donc, nous direz-vous, cette œuvre inédite de Schopenhauer dont vous nous entretenez? Où et quand a-t-elle été publiée? — Elle n'est pas encore imprimée. Nous en avons sous les yeux la traduction manuscrite qui n'attend plus qu'un imprimeur.

Ce manuscrit est composé, outre la préface du traducteur M. G. Platon, de trois mémoires :

I. — Magnétisme animal et magie.

II. — Le destin de l'individu. Réflexions transcendantes sur le rôle joué par une certaine préméditation dans le destin de l'individu.

III. — Essais sur l'apparition des Esprits et ce qui s'y rattache.

Si Schopenhauer passe longuement en revue et discute minutieusement les faits de magnétisme, de somnambulisme et d'apparitions d'esprits, il ne faut pas croire pour cela que sa manière d'interpréter ces faits corresponde à celle des philosophes spiritualistes et spirites. Nous lisons en effet, au cours de son étude sur les apparitions, les lignes suivantes :

« D'après la doctrine spiritualiste, le point de départ que rien ne justifiait c'était, en effet, que l'homme est un décomposé de deux substances tout à fait diverses, une substance matérielle, le corps, et une substance immatérielle, qu'on appelle l'âme. Après la séparation, réalisée par la mort, de ces deux substances, la dernière, quoique immatérielle, simple et inétendue, doit cependant encore exister dans l'espace, savoir se mouvoir, aller de-ci de-là, agir du dehors sur les corps et leurs sens, comme le ferait un corps, et conséquemment aussi se présenter comme un corps, toutes choses qui supposent, à la vérité, comme condition la même présence réelle dans l'espace dont jouit un corps que nous voyons. Contre cette conception spiritualiste, tout à fait intenable (?), des apparitions d'esprits valent toutes les objections que la raison permet de faire de ce point de vue et aussi l'éclaircissement critique que Kant donne de la chose et qui fait la première partie de ses *Rêves :* « Træume eines geisterchen erlæutert dùrch Træume der Metaphysik. » Cette conception spiritualiste donc, qui consiste à admettre une substance immatérielle et cependant mobile dans l'espace et en même temps à la manière de la matière, agissant sur les corps, donc sur les sens, il faut tout à fait, si on veut se faire une juste idée des phénomènes en question, la mettre de côté et, au lieu de se placer à ce point de vue se placer au point de vue idéaliste, d'où ces choses se présentent à nous sous un tout autre et d'où nous pouvons juger tout autrement du possible et de

l'impossible. Nous mettre à même de faire cela, c'est là justement le but du présent mémoire... »

La manière de voir du philosophe allemand s'est-elle modifiée depuis qu'il est dans l'au-delà ? C'est fort probable. Et l'on peut à ce sujet, consulter avec intérêt les communications médianimiques attribuées à l'esprit de Schopenhauer et citées par notre éminente et érudite collaboratrice, Mme Claire Galichon, dans son livre si remarquable : *Souvenirs et Problèmes spirites*.

Dans la première, l'esprit du philosophe dit : « Dieu est le médium suprême entre le « moi » et le monde intérieur. » « Tous les philosophes ont connu Dieu *à la fin ;* ils ont philosophé *vers* Lui, par conséquent *sans Lui.* » Toute expérience véritable est religieuse. » Évidemment le Schopenhauer qui s'exprime ainsi n'est plus, observe Mme Galichon, le philosophe pessimiste de jadis aux vagues aspirations vers le Nirvana des bouddhistes.

***

Quoi qu'il en soit, nous avons jugé que ces trois mémoires de Schopenhauer sur les sciences occultes présentaient un très grand intérêt, étant données l'autorité et la haute valeur de l'auteur, et qu'ils méritaient de voir le jour.

Nous pensons que tous les chercheurs spirites, occultistes ou magnétistes seront de notre avis et appuieront nos efforts en prenant part à la souscription que nous ouvrons aujourd'hui pour la publication de cet ouvrage.

Il sera mis en vente, au prix de six francs ; mais pour les deux cents premiers souscripteurs nous laisserons l'ouvrage à cinq francs.

LA DIRECTION.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Communication adressée à la « Zeitschrift für Spiritismus », par Mme Maria Schrimpf.

Rêve prémonitoire.

Un pauvre tisserand cheminait péniblement, chargé d'un ballot de toiles, pour se rendre de A...al à O...dorf dans le but d'y livrer sa marchandise. La route était longue et fatiguante ; aussi, chemin faisant, se sentit-il pris d'une grosse lassitude et se débarrassant de son fardeau, il s'installa sur le rebord de la route, où il ne tarda pas à s'endormir. Il eut un rêve, dans lequel il lui sembla qu'on l'appelait, et que s'étant retourné il aperçut un inconnu se penchant vers lui, en lui tendant de la main un billet, qu'après vérification, il reconnut être une coupure de loterie favorisée d'un lot.

L'inconnu lui ayant repris le billet, lui remit en échange, séance tenante, une grosse liasse de banknotes, après quoi il disparut, comme dans une féerie, laissant l'artisan dans une joie indescriptible, qui ne fut, hélas, que de courte durée. S'étant réveillé sur ces entrefaites, il se rendit compte de la triste réalité qui l'environnait, et c'est avec un gros soupir de regrets qu'il reprit sa charge. Arrivé au terme de son voyage, vers midi, et ne voulant pas déranger à table son commanditaire, il pénétra à tout hasard dans la première auberge venue, où il se fit servir une frugale collation. Il était à peine installé, qu'entra un colporteur qui se mit à offrir, de table en table, des billets au bénéfice d'une loterie philanthropique. Cette coïncidence ne laissa pas que d'impressionner fortement le tisserand, encore sous l'empire de son rêve récent, et enclin à la superstition, il se laissa tenter par les offres du marchand de billets, lui promettant de lui en prendre un, aussitôt après la livraison de ses toiles.

Ayant effectué, sur ses entrefaites, la vente de sa marchandise, il regrettait de s'être laissé tenter un moment par l'idée d'acquérir un billet, dont le montant entamerait si fortement son petit pécule. Pensez donc ! quatre couronnes, pour cette acquisition ; alors qu'en besognant péniblement, de l'aube à la nuit, il ne gagnait habituellement que dix à douze couronnes au bout de la semaine. Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il retrouva sur sa route le marchand de billets, qui avait l'air de l'attendre, et qui reprit ses pourparlers, en faisant tant et si bien qu'il arriva à convaincre le tisserand du bon placement qu'il réalisait, en prenant le billet qu'il lui avait offert à l'auberge.

L'on peut deviner quel accueil lui fut réservé, au retour, par sa femme, paysanne acariâtre et vindicative ! Comment avait-il pu commettre une telle folie ! étant données la misère et la dureté des temps ! six enfants à nourrir et à élever ! etc., etc. La mégère ne lui épargna ni injures, ni reproches cruels, et finalement, le chassa, en lui interdisant de revenir, aussi longtemps qu'il n'aurait pas récupéré les quatre couronnes si follement gaspillées

Le pauvre diable, tout décontenancé, alla errer de porte en porte, chez ses voisins d'abord, au cabaret ensuite ; mais nulle part, il ne trouva d'acquéreur pour son billet. De guerre lasse, il vint échouer chez un de ses beaux-frères, auquel il exposa sa déconvenue et ses peines, et il avait réussi à l'intéresser à sa situation, lorsque sa belle-sœur (qui vivait précisément sur un pied d'hostilité avec la femme du tisserand) survint et s'opposa fermement à ce que son mari donna suite à son mouvement de générosité. Désabusé et découragé, le malheureux reprit le chemin du retour, tout absorbé par sa déconfiture. N'osant réintégrer son domicile, il pensait pouvoir aller dans la grange voisine, chercher un coin où il attendrait que les ressentiments de son épouse fussent calmés. Hélas, celle-ci veillait, aussi bien, et se dou-

tant que le malheureux n'avait pas réussi à placer son billet, elle ne voulut rien entendre, et comme une furie, elle lui interdit à nouveau l'entrée de la maison, brandissant de la main une énorme cuiller à pot.

A bout de solution, le tisserand décida de retourner à O...dorf, avec l'espoir secret de trouver chez le négociant, auquel depuis des années il livrait le produit de son métier, une avance en argent qui ramènerait la paix sous son toit. Mais le négociant était absent momentanément, et force lui fut de revenir sur ses pas. Il obtint, par commisération d'un voisin, la faveur de passer la nuit autrement qu'à la belle étoile, et le lendemain à la première heure, il pensait renouveler sa démarche de la veille. Près de trois jours s'étaient ainsi écoulés, en démarches et tentatives stériles, intervalle pendant lequel l'on avait, d'autre part, procédé au tirage de la loterie. Cela fit grand bruit, tous les journaux firent mention des principaux gagnants, parmi lesquels le plus favorisé se trouva être précisément le tisserand si malmené. Celui-ci ne put en croire ses yeux, en lisant la bonne nouvelle et en se voyant subitement transformé en enfant gâté de la Fortune ; car du coup il avait réalisé une vraie richesse.

Ce favori du sort vit encore actuellement, et il n'est pas de plus grand plaisir pour lui que de narrer, par le menu, son rêve et son heureuse confirmation.

Pour la traduction : P. H.

COMMUNIQUÉS

L'*Institut Psychique de France*, 5, rue Nicolas Flamel, ouvre un cours de spiritisme expérimental, et une école de médiums, qui ont pour but :

1° De mettre le spiritisme *pratique* à la portée de toutes les personnes qui s'intéressent à cette science ;

2° D'instruire et de diriger dans la pratique les médiums des deux sexes ;

3° De développer les facultés spéciales des sujets les mieux doués, en vue de créer, dans l'avenir, un *Bureau Julia* à Paris.

Ils seront réunis un soir par semaine pour travailler ensemble, et, par suite, dans une ambiance favorable.

Ces cours sont gratuits.

Pour inscription et renseignements, s'adresser au directeur des cours de spiritisme, M. Lefranc, 5, rue Nicolas Flamel (4e arrondissement).

REVUE DU PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

Sous ce titre vient de paraître un journal qui se consacre spécialement à l'étude expérimentale de tous les phénomènes psychiques : magnétisme, hypnotisme, suggestion, médiumnisme et phénomènes connexes. Il s'intéresse également à la psychologie normale et morbide. Cette revue, dirigée par MM. Gaston et Henri Durville fils, paraît chaque mois en un volume de 48 pages. Voici le sommaire du premier numéro:

Gaston Durville. Les effluves humains existent-ils? (2 fig.). — Dr Michaud. L'Hypnose en Thérapeutique et en Médecine légale. — Gaston Durville. Traitement de la dipsomanie par la suggestion hypnotique. — B. Bonnet. Les Radiations des métaux et Radiations induites (4 fig.). — Congrès international de Psychologie expérimentale.

Documents historiques : La sentence d'un Procès de Sorcellerie en date de 1627.

Le Charlatanisme et les Fraudes : H. Durville Fils. Les Trucs de la Prestidigitation dévoilés : Le couteau magnétique (1 fig.). — Les Bagues « Toutes-puissantes ».

Les Frontières du Psychisme : Dr G. de Régare. L'Homme agirait-il sur les minéraux, les minéraux agiraient-ils sur l'homme ? — Dr Henri D'Em. Les Bases de l'Astrologie (1 fig.).

Le Mois psychique : Une Maison hantée au Portugal. — La Mort de W. James (3 portraits). — Congrès spirite universel (1 fig.). — La Dormeuse d'Alençon. — L'Hypnotisme théâtral interdit à Nîmes.

A Travers les Revues: Les Rayons rigides et les Rayons Xx du Dr J Ochorowicz. — Les Crimes et l'Hypnotisme.

Nous souhaitons à notre nouveau confrère tout le succès qu'il mérite (*Revue du Psychisme expérimental*, 30 boul. de Strasbourg, 30, Paris, le numéro 1 fr.)

UNE ÉCOLE DE MÉDECINE LIBRE

Le 7 novembre s'ouvrira à Paris, au 15, rue Séguier (près la place Saint-Michel), l'*École Supérieure Libre des Sciences Médicales Appliquées* qui compte neuf Professeurs pourvus du titre de Docteur et les spécialistes les plus éminents du Massage et des autres branches de l'art de guérir.

L'École forme des masseurs en quatre mois. Sa section de Médecine réservée aux Docteurs ou aux Étudiants des Facultés de l'État sera ouverte en janvier, ainsi que la Section d'Art Vétérinaire.

Les élèves masseurs et les dames désirant apprendre la Pédiatrie, peuvent s'inscrire dès maintenant, 15, rue Séguier, ou venir demander des ren-

seignements tous les jours de 2 heures à 5 heures. L'École a reçu le récépissé de l'autorisation officielle.

Le 7 novembre 1910, à la Salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, grande fête pour l'ouverture de l'École. — Entrée gratuite.

BIBLIOGRAPHIE

L'AUTRE COTÉ DE LA MORT

Par C. W. Leadbeater

Voici le début de la préface de ce volume par le traducteur, M. Gaston Revel.

« Nous ne croyons pas qu'il existe, sur la mort et l'au-delà, de livre aussi complet que celui dont nous offrons la traduction ici même. Le grand instructeur théosophe qui l'a conçu, vécu, vu, en véritable occultiste qu'il est, a, sans nul doute, en l'écrivant, caressé l'espoir qu'un pareil ouvrage porterait ses fruits en apaisant les angoisses de bien des âmes humaines que l'idée seule de la mort épouvante.

« Cet espoir se réalisera-t-il ?

« Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement car M. C.-W. Leadbeater offre à tous les moyens de répéter ses expériences, de les vérifier et, — qui sait, — de les compléter et de les étendre.

« Au reste, l'ouvrage ne se présente pas le moins du monde sous une forme plus ou moins fantasmagorique ; ses arguments sont serrés, logiques, clairs ; ses récits épisodiques revêtent ce je ne sais quoi qui nous oblige à penser qu'il ne peut rien y avoir là d'inventé, d'exagéré, et une telle œuvre se distingue en outre de bien d'autres par le fait qu'elle n'est pas isolée mais enrichit la littérature théosophique dont les grandes doctrines se répandent actuellement dans le monde entier comme un grand fleuve dont la course est lente encore mais qu'aucune digue ne saurait maintenant arrêter.

« Les phénomènes qui se rapportent à l'au-delà sont devenus aujourd'hui trop nombreux et leur réalité suffisamment prouvée pour qu'il soit devenu impossible de nier l'existence d'un monde invisible sans faire preuve d'ignorance, de nier la vie après la mort sans être accusé d'être matérialiste. Et le mot matérialiste, à notre époque, n'a plus qu'une signification douteuse ; les véritables hommes de science ne se disent plus matérialistes ; les William James, les Myers, les Bergson et autres, les ont placés en présence de phénomènes tels que, tout en couchant sur leurs positions, ils acceptent d'en-

(1) L'autre Côté de la Mort, par C.-W. Leadbeater. Traduit de l'anglais pour Gaston Revel. Prix : 4 fr. 40 franco pour la France, étranger : 4 fr. 85.

treprendre l'étude de phénomènes auxquels ils se refusaient absolument de croire il n'y a pas si longtemps encore. Les matérialistes sensés et impartiaux ne sont plus les pessimistes d'hier, ils n'affirment plus : ils doutent ; ils ne nient plus : ils demandent des preuves. Et cet état d'esprit est bien celui qui convient à ceux dont la soif de connaissance n'est jamais satisfaite, car les ignorants seuls peuvent prétendre posséder la science infuse, les faux savants seuls peuvent bafouer tout ce qui ne cadre pas avec leurs préjugés... » «

Nous donnons ci-après les titres des chapitres qui composent ce volume, lequel a près de 600 pages :

« Quelques fausses idées sur la mort. — Évidence de la survie après la mort. — Fausses conceptions religieuses. — De notre attitude devant la mort. — Les faits tels qu'ils sont. — Quelques exemples de la vie astrale. — L'ambiance astrale. — L'élémental du désir. — L'élargissement de la conscience. — Le travail des aides. — Visites astrales précédant la mort. — Formes-pensées. — Apparitions annonçant la mort. — Ceux qui reviennent aider. — Ceux qui ont besoin d'aide. — Ceux qui désirent réparer. — Ceux qui sont attachés à la terre. — Hantises. — Apparitions n'ayant aucun but. — Types moins fréquents d'apparitions. — Impressions astrales. — Notre attitude devant un fantôme. — Phénomènes spirites. — Expériences personnelles. — Utilisation du corps du médium. — La clairvoyance dans le spiritisme. — Matérialisation partielle. — Phénomènes variés. — Matérialisations visibles. — Notre attitude envers le spiritisme. — Le monde céleste. — La nature de l'évidence. — Comment développer la clairvoyance. »

A propos des malentendus existant entre les théosophes et les spirites, nous ne saurions manquer de relever les lignes suivantes de M. Leadbeater dans son beau volume que nous engageons tous les spirites à lire :

« Différents organes spirites ont fréquemment malmené la théosophie dans des termes peu mesurés, et il n'y a aucun doute que, de notre côté, orateurs et écrivains ont souvent parlé du spiritisme avec beaucoup de dédain, mais avec peu de connaissance du sujet. J'espère cependant que, lorsque nous nous connaîtrons mieux les uns les autres, que nous nous comprendrons mieux, nous arriverons à nous respecter davantage, car, les uns comme les autres nous avons notre tâche à remplir dans la grande œuvre de l'avenir. Il serait absolument ridicule de nous quereller ; nous avons plus de points communs, que nous n'en avons avec aucun autre courant d'opinions. »

Ailleurs, parlant des théosophes, le même écrivain dit : « Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de

l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

« Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient. »

Les spirites ne parlent et ne pensent pas autrement. Spirites et théosophes sont donc faits pour s'entendre et se comprendre, pour s'entraider et marcher, la main dans la main, à la conquête d'un même idéal.

X.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU LIIIe VOLUME

Janvier. — A nos lecteurs et correspondants, La Rédaction, p. 1. — D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? Où allons-nous (*suite*), Ed. Grimard, p. 3. — Jeanne d'Arc médium, Senex, p. 15. — Édouard Grimard, conférence par le Commandant P. Mantin, p. 22. — Le Féminisme, Algol, p. 30. — Esprits ou médiums, Rouxel, p. 33. — Pour franchir les portes, La Rédaction p. 42. — La mort n'existe pas (*suite*), Mme Florence Marryat, p. 44. — Rapports des Esprits et des Vivants, conférence de M. Rouxel, p. 53. — De la prière, P. Verdad-Lessard, p. 60. — L'entente spiritualiste universelle par la prière, p. 63. — Avis, p. 64.

Février. — Apollonius de Tyane (*suite*), Grimard, p. 65. — Causeries sur l'Évolution de l'idée religieuse (*suite*), Senex, p. 78. — Jeanne d'Arc Médium, C. Galichon, p. 81. — Notes envolées sous l'archet, Neva, p. 85. — Jeanne d'Arc et l'Église, Général Fix, p. 88. — Ligue Spirite Française et Alliance Spiritualiste, p. 93. — Tour de Babel Scientifique, Rouxel, p. 101. — Pour franchir les portes, Algol, p. 106. — Pensée de Jésus (*suite*), p. 107. — Nécrologie, p. 119. — Entente Spiritualiste par la prière, p. 121. — Livres Nouveaux, p. 122.

Mars. — Apollonius de Tyane (*suite*), E. Grimard, p. 129. — Causeries sur l'Évolution de l'idée religieuse (*suite*), Senex, p. 142. — Après la mort, p. 145. — Pour franchir les portes, Algol, p. 148. — Conférences, p. 152. — Anniversaire d'Allan Kardec et de P.-G. Leymarie, La Rédaction, p. 153. — Appel à la bienfaisance, p. 153. — Sera-ce le salut ? Marinette Benoît Robin, p. 153. — L'Alliance Spiritualiste, discours de Mme Lydie Martial, allocution de Mme J. Beauchamps, discours de M. Albert Jounet, p. 155. — Notes envolées sous l'archet, de Mme P. Néva, Julien Larroche, p. 170. — Les Miracles, Général H.-C. Fix, p. 172. — Commandant Darget, Radio-activité humaine, La Rédaction, p. 181. — Société de propagande spirite d'Oran, Adolphe Werly, p. 183. — L'entente spiritualiste par la prière, Berthe Jouaux, p. 185. — Livres Nouveaux, p. 186.

Avril. — Avis important à nos lecteurs, p. 193. — Le Drame de la vie, Grimard, p. 194. — Causeries sur l'Évolution de l'Idée Religieuse (*suite*), Senex, p. 206. — Fondation de l'Union Spiritualiste, Algol, p. 214. — Union Spiri-